

Mémoire et citoyenneté

35 élèves vençois au Mémorial de la Shoah et

au camp d'Auschwitz

Cet ouvrage a été réalisé par les élèves de la classe de 1ère L du Lycée Henri Matisse de Vence, Alpes-Maritimes, sous la direction de leurs professeurs d'Histoire-Géographie-EMC, Lettres et Arts plastiques.

Il a été imprimé en mai 2018 par l'E.S.A.T. LES OLIVIERS DU TAOURO à Vence

Sommaire	p. 3
NOTRE PROJET <i>MÉMOIRE ET CITOYENNETÉ</i>	p. 4
« Je suis là, devant cette feuille blanche à chercher mes mots... »	
Adorno : « Plus de poésie après Auschwitz ? »	
LES ÉLÈVES AU MÉMORIAL DE LA SHOAH À PARIS LE 16 JANVIER 2018	
LE TÉMOIGNAGE DE ROBERT WAJCMAN	p. 7
Robert Wajcman marche dans les rues de Paris	
Il rentre chez lui en prenant le métro et se souvient de sa déportation	
Il intègre le camp d'Auschwitz-Birkenau	
Il est transféré au camp d'Auschwitz III Buna-Monowitz où il est protégé par le professeur Robert Waitz	
La torture de l'Appel ; témoignages des déportés	
FIGURATION DE L'HORREUR	p.14
« Un travail, c'est tout ce qui m'importe »	
« Ils sont arrivés ce matin »	
« Ils se sont évadés par la cheminée »	
L'exécution des fuyards	
ET SI ROBERT WAJCMAN AVAIT CROISÉ GINETTE KOLINKA...	
LE TÉMOIGNAGE DE GINETTE À AUSCHWITZ LE 14 FÉVRIER 2018	p. 19
La rencontre fictive de Robert Wajcman et de Ginette Kolinka	
« Toujours il y avait ou punition, ou contrôle, on n'était jamais à se reposer »	
Le kommando et le départ pour le camp de Bergen Belsen	
Échapper aux marches de la mort	
SUR LES MARCHES DE LA MORT	p. 24
L'évacuation du camp	
Les souvenirs de la mariée	
« Mamie ! Mamie ! »	
ET SI ROBERT WAJCMAN AVAIT CROISÉ LES VENÇOIS CLAUDE ET RENÉ AU	
CAMP DE BUCHENWALD	p. 26
Conversations entre Robert, Claude et René : Vence durant la Seconde Guerre mondiale	
FRAGMENTS DÉCHIRÉS DE L'HORREUR	P. 34
Témoignages croisés de Ginette Kolinka et Robert Wajcman	
RETOUR AU MÉMORIAL DE LA SHOAH À PARIS LE 16 JANVIER 2018	p.38
« J'ai réussi » ; Photographie autour de Robert Wajcman	
LES ÉLÈVES PASSEURS DE MÉMOIRE.....	p. 39
« Voici les allées désertes »	
« Jeunes gens »	
Le 8 mai 2018 à Vence (4ème de couverture)	
REMERCIEMENTS	p.42
BIBLIOGRAPHIE - TABLE DES TEXTES ET ILLUSTRATIONS.....	p.43

Rendre compte de la Shoah, c'est-à-dire d'un processus constitué d'étapes et de périodes, de l'antisémitisme au génocide de six millions de Juifs et de Tziganes, est une démarche longue et complexe.

Le programme d'Histoire de la classe de 1ère au lycée invite à traiter cette question en deux temps : tout d'abord, dans le cadre de l'étude du régime totalitaire nazi, avec la récupération d'un antisémitisme présent en Allemagne et en Europe (depuis le Moyen-Âge et réactivé au XIX^e siècle avec la montée des nationalismes), et la proclamation d'un antisémitisme d'Etat (lois de Nuremberg, 1935) entraînant la privation des droits et des libertés publiques pour les populations juives ; puis au moment du traitement de la Seconde Guerre mondiale comme une des caractéristiques de la guerre d'anéantissement en étudiant le processus génocidaire des Juifs et des Tziganes.

La soif de connaissances des élèves pour ces sujets n'est toutefois pas étanchée. Ils posent généralement beaucoup de questions, et ont souvent du mal à comprendre le temps long de ce processus, ses étapes, ses évolutions, de même qu'ils éprouvent de la difficulté à se représenter concrètement la dimension des crimes de la déportation et de l'extermination au-delà des froids bilans statistiques de leurs victimes.

Tel est le constat de départ pour le professeur d'Histoire-Géographie que je suis. Aussi, en venais-je à m'interroger moi-même sur la manière de rendre l'ampleur et de leur permettre de trouver les réponses à leurs questions, en dépassant le cadre étroit des horaires du programme officiel à respecter.

Je m'intéressais donc à une démarche de recherche de fond avec prise en main de documents d'archives authentiques qui lient le contexte local où ils évoluent tous les jours et l'histoire de ce lieu en lien avec la Seconde Guerre mondiale, et bien sûr la Shoah. Je souhaitais une ouverture vers les autres disciplines humanistes et l'intégration de leur mode de représentation du monde. Les Lettres pour exprimer le rapport de soi à l'autre, et les Arts pour interpréter et représenter leurs

émotions et leurs visions du monde. Et puis, il était important d'y associer une dimension civique aussi : leur travail de mémoire, avec les outils de l'historien, devait permettre de ne laisser aucun doute subsister sur la réalité de la Shoah, aucune possibilité au négationnisme de s'installer, et de fournir ainsi les éléments pour une réflexion critique du citoyen en construction en lien avec une actualité toujours malheureusement marquée par un antisémitisme larvé et récurrent en France, en Europe et dans le monde.

Dès lors, la possibilité de construire et de présenter une telle démarche pédagogique, pluridisciplinaire et citoyenne à travers le projet *Mémoire et citoyenneté* porté par le Mémorial de la Shoah, la région PACA-SUD et l'Éducation nationale s'est trouvé tout naturellement le catalyseur de cette volonté.

Outre le temps qu'il donnait pour entreprendre cette nécessité d'approfondissement, il permettait aux élèves de mener un travail de mémoire plus complet en rencontrant des rescapés du complexe d'Auschwitz, au Mémorial de la Shoah à Paris dans un premier temps, puis sur les lieux même de la tragédie en Pologne. Ce projet offrait dès lors une réalité palpable, des visages, des voix et un lieu concret avec son organisation et ses bâtiments.

Après avoir, au premier trimestre, participé à un atelier hors-les-murs du Mémorial de la Shoah sur la bande-dessinée *Maus*, suivi d'un cours d'approfondissement sur l'antisémitisme en France de Dreyfus à Vichy avec moi-même, ils ont rencontré Monsieur Éric Le Du, re-transcripteur des archives de la ville de Vence et du département des Alpes-Maritimes concernant la période de la Seconde Guerre mondiale. C'est alors qu'ils décidèrent progressivement de réaliser un roman graphique intégrant plusieurs éléments :

- les témoignages de deux rescapés de la déportation en fil rouge, Robert Wajcman au mémorial à Paris le 16 janvier, et Ginette Kolinka qui nous a accompagnés à Auschwitz le 14 février dernier,
- les travaux plastiques des élèves (une grande partie est en option Arts plastiques) constitué de dessins, de collages et de moulages,

- les écrits pour dire leurs ressentis et rendre compte des faits et des événements historiques concernant la déportation et l'extermination des populations juives de France et d'Europe. Ils se sont progressivement approprié ce long travail, faisant, d'un projet scolaire, une démarche d'autonomie, de réflexion et de lien entre eux. « Notre » projet aujourd'hui n'est plus celui impulsé par leurs professeurs d'Histoire-Géographie, d'Arts Plastiques et de Lettres en début d'année, mais le résultat de la mutualisation de plusieurs dizaines d'heures de travail partagées ensemble, à apprendre à faire des choix, à savoir rendre compte d'une situation, d'un fait historique, d'une émotion avec précision, clarté et méthode.

Au-delà même de ces considérations concernant le travail sur leur projet, les élèves sont passés du « je » au « nous » de la classe et à celui du « monde ». Véritable décentrage de leurs problématiques personnelles, parfois très lourdes, ils ont mûri et amélioré grandement leur écoute et leur communication les uns avec les autres. Faire face à la puissance évocatrice des photographies des enfants, adolescents ou

adultes, de ces millions d'hommes et de femmes qui ont subi la déportation et l'extermination les ont particulièrement choqués et les ont profondément interrogés sur leurs priorités, leur fonctionnement, leur quotidien et sur le sens même de la vie.

La partie finale du témoignage de Robert Wajcman fut un autre déclic. Ils ont écouté ce vieux monsieur, avec respect et une extrême attention, déclarer tout banalement, tout simplement : « voilà, je vous ai raconté mon histoire comme il y en a des millions d'autres, et tout à l'heure quand je reprendrai le métro pour rentrer chez moi, j'aurai encore des images du passé, des réminiscences du passé qui viendront de ma mémoire comme des flashes de lumière... ». Puis, il se vêtit de son manteau, endossa son chapeau et marcha dans la rue comme un illustre inconnu ; c'est alors que les élèves le suivirent un court instant pour prendre cette photographie de leur héros ordinaire à l'histoire extraordinaire...

Anthony Thiberguen
professeur d'histoire-géographie, EMC

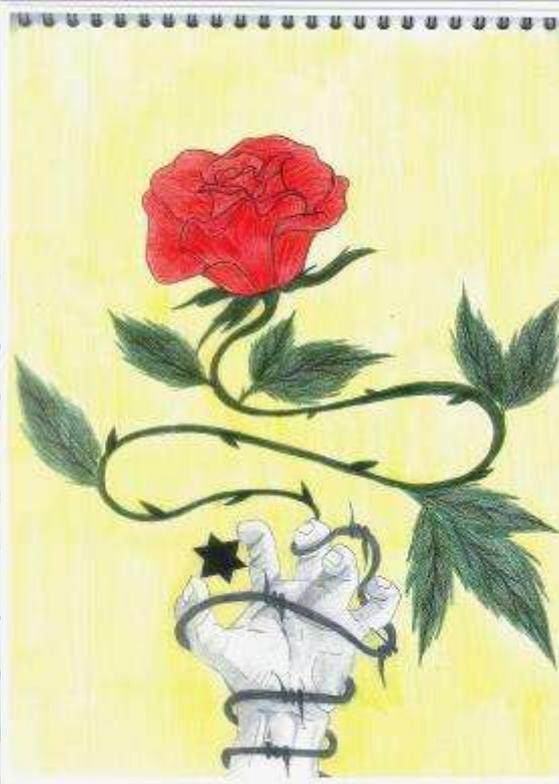
Pour compléter la présentation quasi exhaustive d'Anthony Thiberguen, professeur initiateur du projet :

En Première, l'enseignement de spécialité des Arts plastiques porte sur la question de la *figuration*. Le voyage à Paris a suscité des réalisations sur la mémoire de la Shoah : les élèves se sont attachés à donner à voir ce qu'ils avaient *entendu*. A l'inverse, le voyage à Auschwitz, où les élèves ont *vu* et photographié, a provoqué de telles émotions qu'il ne semblait pas possible de les figurer ; la prise en compte de l'épaisseur des matières, parfois jusqu'à l'abstraction, a permis de donner corps à leur expressivité. Par la suite, l'espace d'énonciation du recueil, où la narration s'est opérée à partir des recherches et des productions individuelles, a permis de nouvelles créations graphiques, y compris de la part d'élèves non plasticiens. Ainsi, tous ont pu développer leurs compétences en s'impliquant dans ce projet au-delà des champs disciplinaires.

Sophie Dehorter
professeure d'arts plastiques

Les élèves ont compris, senti dans leur chair, leur cœur et leur esprit le sens de l'objet d'étude proposé dans leur programme : La question de l'homme du XVI^e siècle à nos jours. Le projet *Mémoire et citoyenneté* a été nourri par des lectures, des travaux autour de l'Humanisme (autre objet d'étude des 1^{er}L, centré sur le rapport à l'Autre, avec des textes et images complémentaires de l'Antiquité à nos jours), de la pensée des Lumières, de la participation au festival vençois *Art et tolérance*, comme à l'atelier sur l'œuvre *Maus* mené par Ludovic Fresse. Les émotions, la réflexion suscitées par les voyages à Paris et à Auschwitz, les témoignages des déportés ont engendré de nombreuses productions – textes, images, vidéos, reportages – riches et sensibles. Elles témoignent de l'implication et de la maturation des élèves, prêts à devenir d'émouvants « passeurs de mémoire ».

Ghislaine Zaneboni
professeure de Lettres



Je suis là, devant cette feuille blanche à chercher mes mots.

Mais ils ne viennent pas... je n'y arrive pas... ils ne veulent pas. Pourtant j'aurais tant de choses à dire, à exprimer. Je ne sais par où commencer, alors je me laisse guider par mes sentiments, ils animent la flamme de mon âme pour la faire ressortir dans mes textes et dessins.

De longues heures passent et mes pensées s'enchaînent et s'entrechoquent avec toujours plus de fougue en pesant chaque mot avec précision. Malheureusement, malgré toute cette fougue de pensée, une seulement résonne plus fort que les autres : « J'ai vu l'enfer sur terre ». Oui, je peux le dire... Oui, je peux le penser après avoir marché sur leurs traces effacées... je peux encore les ressentir près de moi, comme s'ils s'accrochaient, comme s'ils s'ancraient, comme s'ils s'enraient en moi pour m'en faire découvrir davantage.

Mais moi, je ne veux pas, je ne m'en sens pas capable. Qui le pourrait d'ailleurs ?

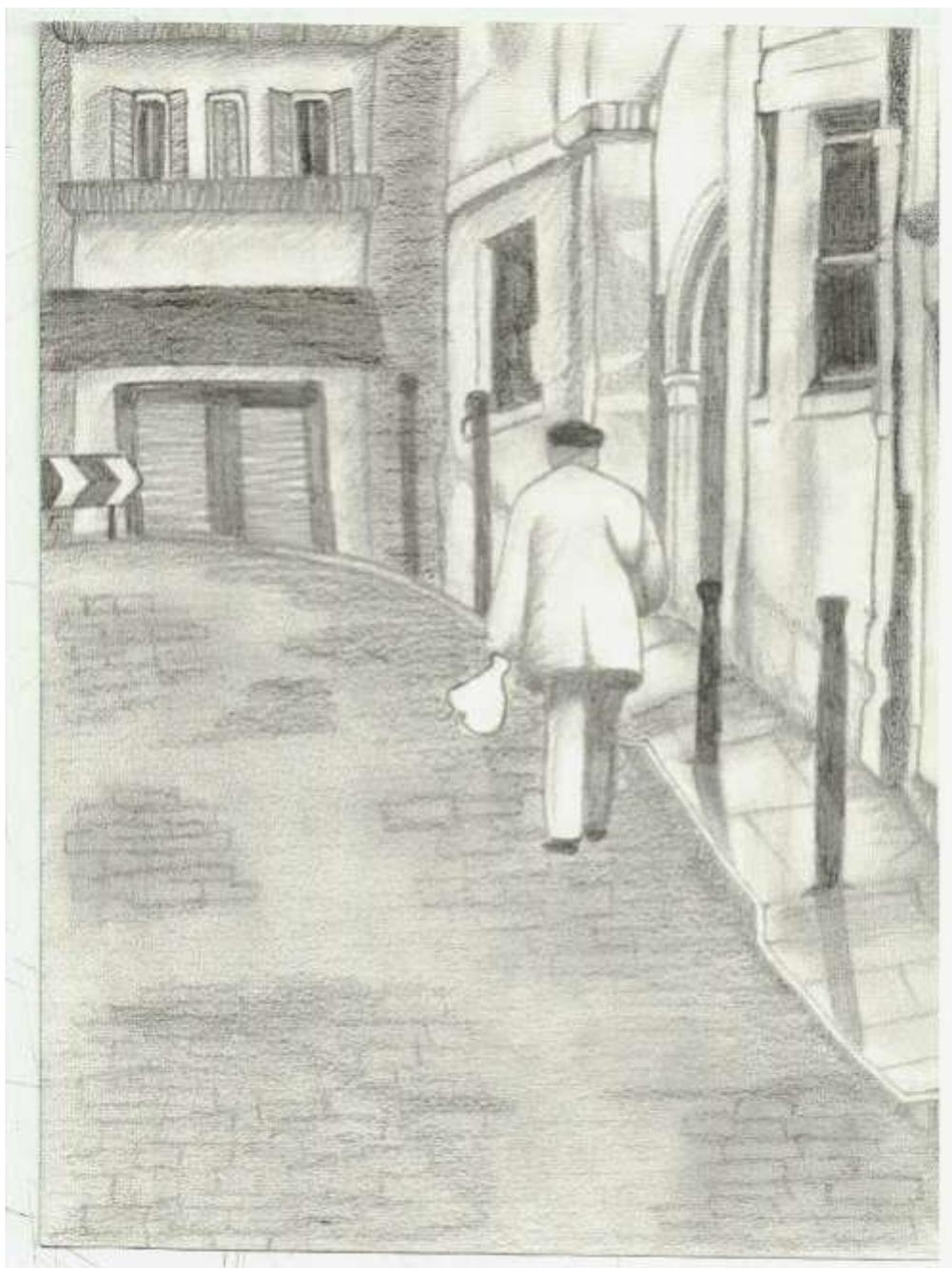
Désirée

Notes d'une série de cours du philosophe Theodor W. Adorno prononcés en 1965, (1998 pour l'édition allemande, 2006 pour la traduction française, chez Payot) parus sous le titre *Métaphysique — concept et problèmes* :

J'ai dit un jour que, après Auschwitz, on ne pouvait plus écrire de poèmes et cela a donné lieu à une discussion à laquelle je ne m'attendais pas lorsque j'ai écrit cette phrase. Si je ne l'attendais pas, c'est parce qu'il est propre à la philosophie — et tout ce que j'écris est de la philosophie, je n'y peux rien, même si cela n'a pas l'air de toucher aux prétendus thèmes de la philosophie — de ne jamais s'exprimer de façon complètement littérale. La philosophie porte toujours sur des tendances et ne consiste pas en statements of fact [en relevés de faits]. C'est mal comprendre la philosophie, à cause de sa proximité croissante avec les tendances scientifiques toutes-puissantes, que de mettre une telle proposition sur la table et de dire : « Il a écrit qu'après Auschwitz on ne pouvait plus écrire de poèmes. De deux choses l'une : ou bien on ne peut vraiment plus écrire de poèmes et celui qui en écrit est un misérable ou un sans-cœur ; ou bien il a tort et il a dit quelque chose qu'on ne devrait pas dire. » Bon, je dirai que la réflexion philosophique est à mi-chemin ou consiste, en terme kantien, dans la vibration entre ces deux possibilités qui, sinon, s'opposent platement. Je suis prêt à concéder que, tout comme j'ai dit que, après Auschwitz, on ne pouvait plus écrire de poèmes — formule par laquelle je voulais indiquer que la culture ressuscitée me semblait creuse —, on doit dire par ailleurs qu'il faut écrire des poèmes, au sens où Hegel explique, dans l'Esthétique, que, aussi longtemps qu'il existe une conscience de la souffrance parmi les hommes, il doit aussi exister de l'art comme forme objective de cette conscience. Dieu sait que je n'ai pas prétendu en finir avec cette antinomie et ne peux pas le prétendre pour la simple raison que mes propres impulsions dans cette antinomie me portent plutôt du côté de l'art qu'on me reproche à tort de vouloir réprimer. Dans certains journaux d'Allemagne de l'Est, on a même dit que j'avais pris position contre l'art et adopté ce faisant le point de vue de la barbarie. Il faut pourtant bien se demander si l'on peut encore vivre après Auschwitz — c'est une question métaphysique, bien qu'elle se fonde sur une suspension radicale de la métaphysique.

<http://www.tache-aveugle.net/spip.php?article118>

LES ÉLÈVES AU MÉMORIAL DE LA SHOAH
LE TEMOIGNAGE DE ROBERT WAJCMAN



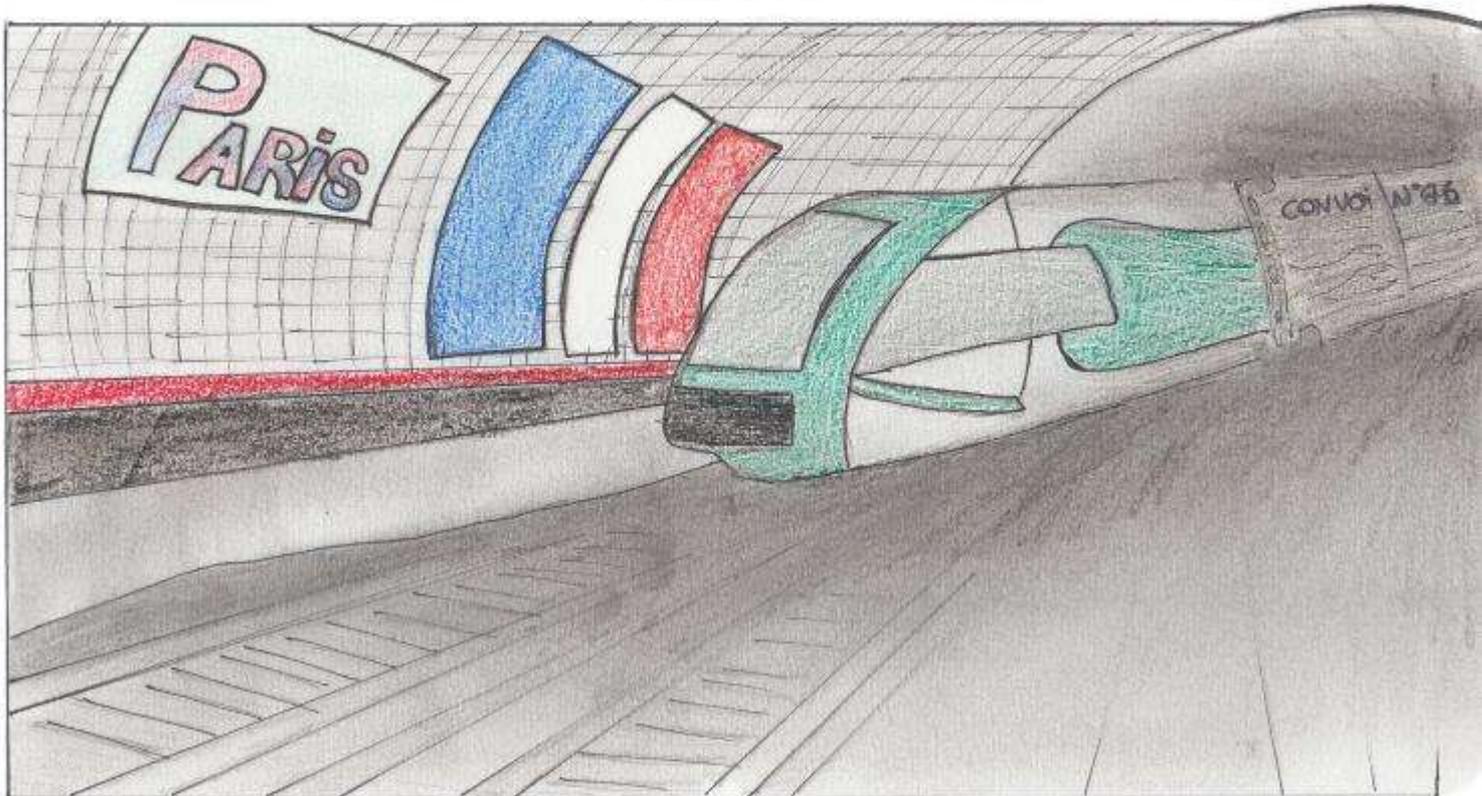
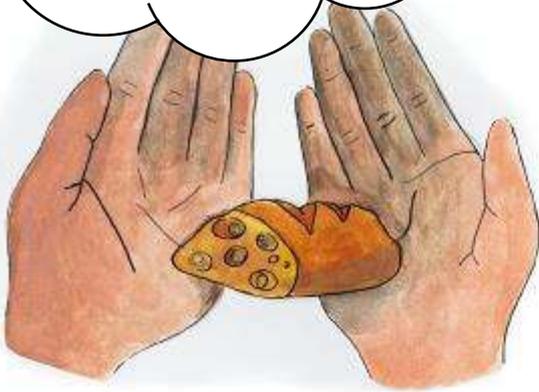
Paris, 16 janvier 2018



Me voilà devant la station. Je vais voir mes petits-enfants. Il me tarde de les retrouver. Mais, qu'est-ce que... ???



Voir un morceau de pain par terre ça me retourne l'estomac. On a tellement souffert pour un bout de pain et puis là, parce qu'il est un peu sec, les gens le fichent en l'air !





Ça fait plus de 70 ans que je suis rentré mais encore aujourd'hui quand je mange du pain à table, s'il y a une miette je mouille mon doigt, je la prends et je la mange. C'est idiot, mais c'est machinal je ne peux pas laisser un bout de pain sur la table. C'est plus fort que moi, c'est instinctif.

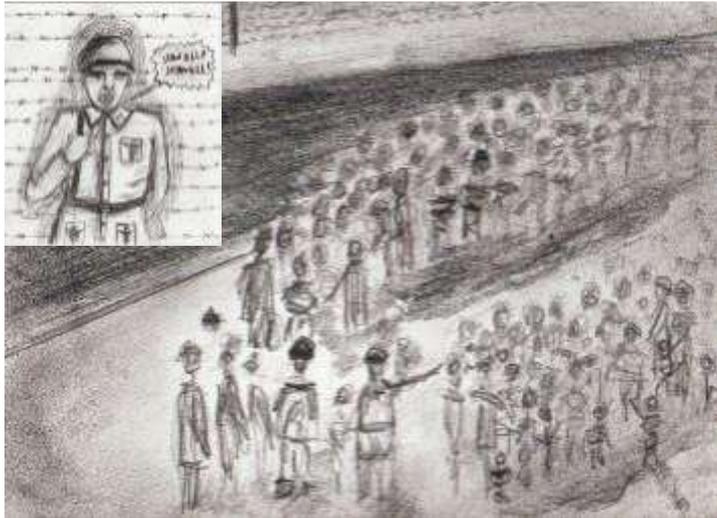


Sans le vouloir, mes souvenirs affluent et me hantent de nouveau. C'était celui-là, c'était mon convoi, le 76. Tout le monde criait. On nous emportait dans ces wagons à bestiaux. 30 juin 1944. Mon cauchemar commençait...



... et on a fini le voyage dans la paille humide remplie d'excréments.

Auschwitz, le 2 juillet 1944



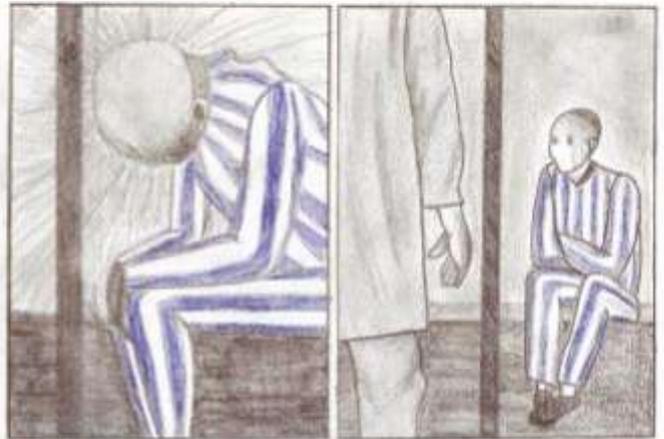
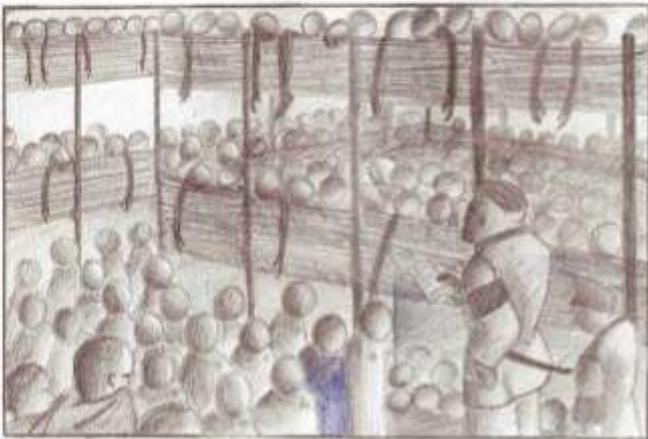
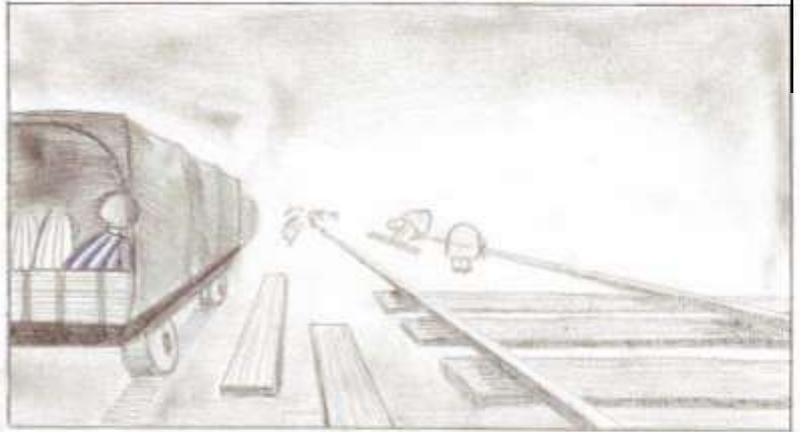
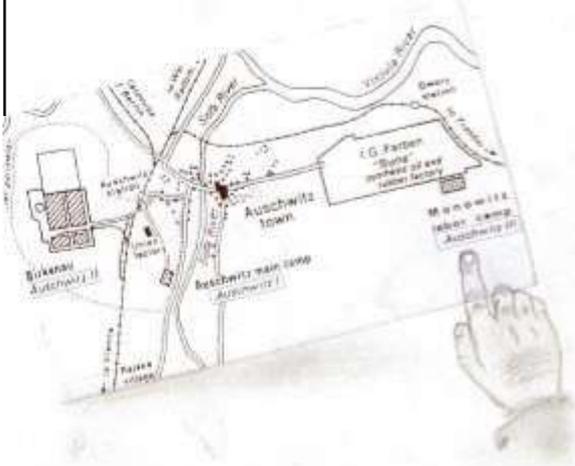
Devant Robert se dressaient deux groupes distincts. L'un d'eux, constitué d'enfants, de personnes âgées et de femmes, abritait une quarantaine d'enfants juifs.

Plus tard, il apprit qu'il s'agissait des « enfants d'Izieu », de jeunes Juifs de différentes nationalités réfugiés dans une bâtisse transformée en colonie de vacances, sous la protection de Miron et Sabine Zlatin. Arrêtés lors de la rafle du 6 avril 1944, ils se dirigeaient maintenant, ainsi que tout le groupe dont ils faisaient partie, vers les grandes colonnes de fumée, sans savoir ce qui les attendait.



Auschwitz III ou Monowitz était un des camps établis en octobre 1942 ; conçu comme un camp de travail c'était une entreprise de caoutchouc.

Il renfermait approximativement 12 000 prisonniers et devint le plus grand camp de travail en activité d'Auschwitz. L'armée soviétique libéra le camp en janvier 1945.



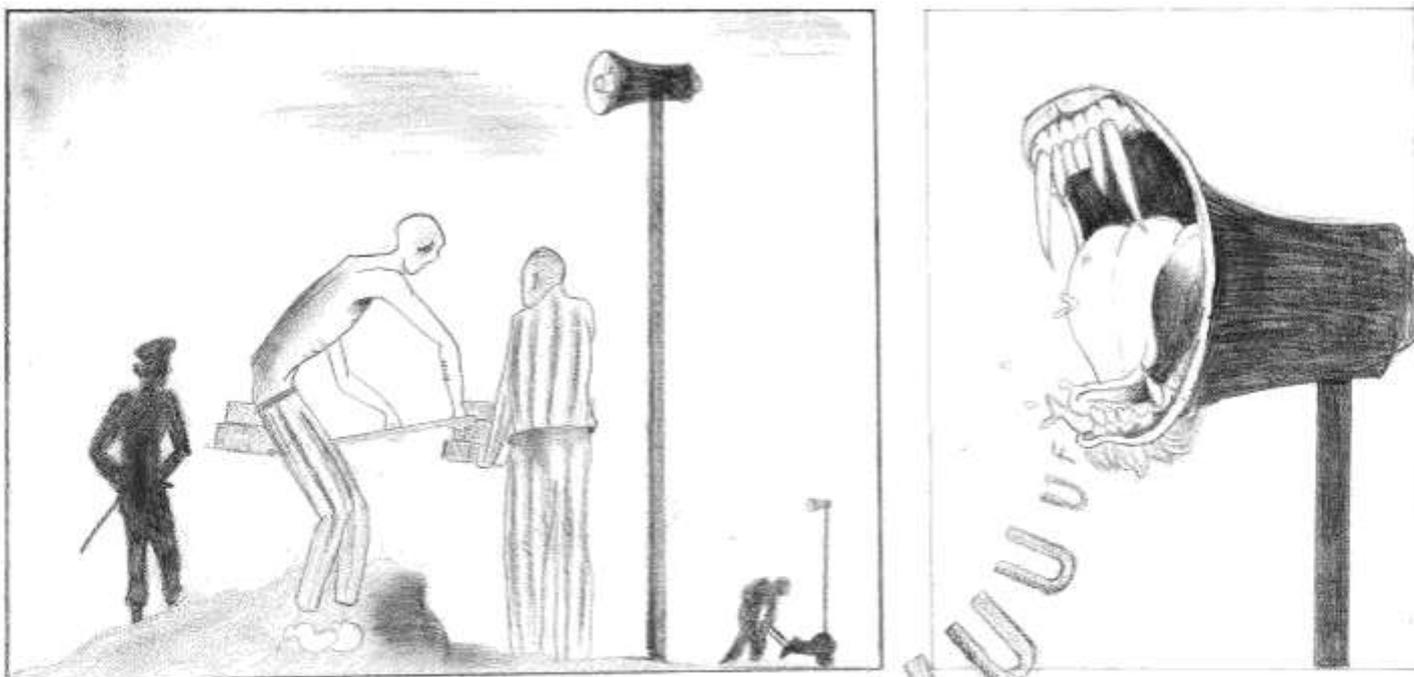
À bout de force, soigné de près par le Professeur Waitz, je peux dormir un peu à l'hôpital...



Mes maux ne s'expriment plus par des mots. Mes cauchemars montrent ce que nous subissons. Je vis un combat permanent face à la mort dans un jeu dirigé par LE Grand FOU de cette époque. Je ne vis plus, mon âme manque à mon corps.

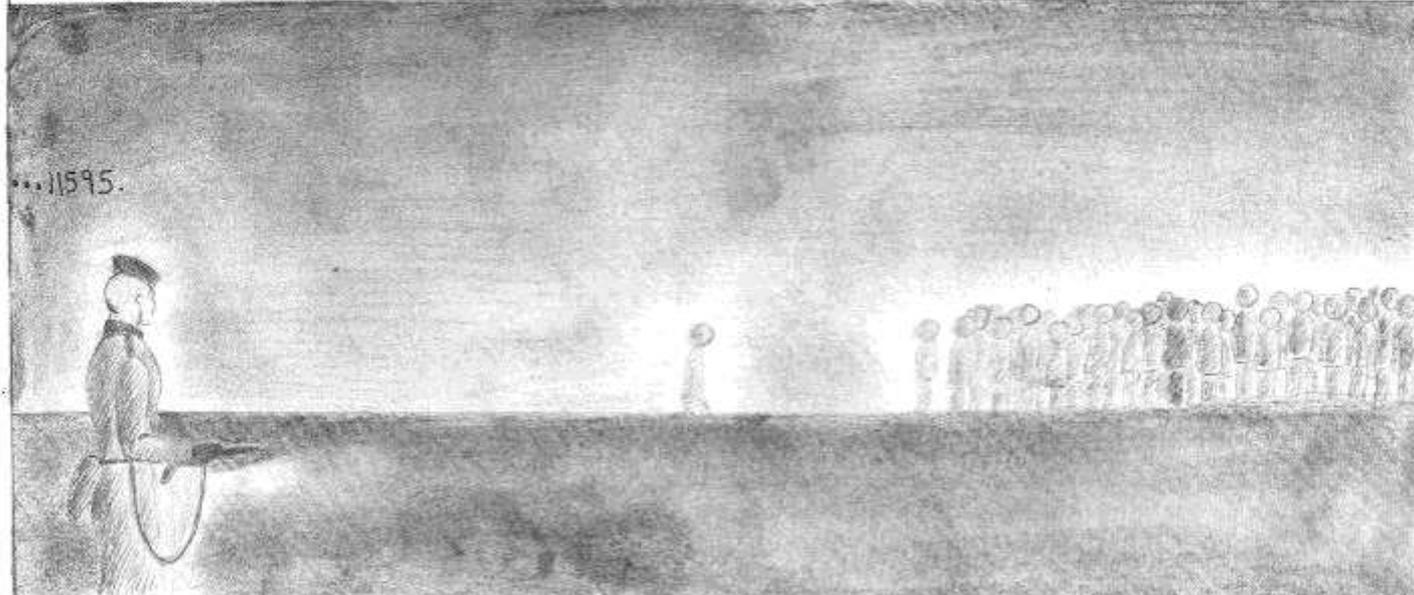


L'APPEL pouvait prendre plusieurs heures, les détenus étaient appelés par leur numéro matricule pour constater leur présence et celle des morts de la nuit. Il y avait un appel le matin puis un autre le soir.

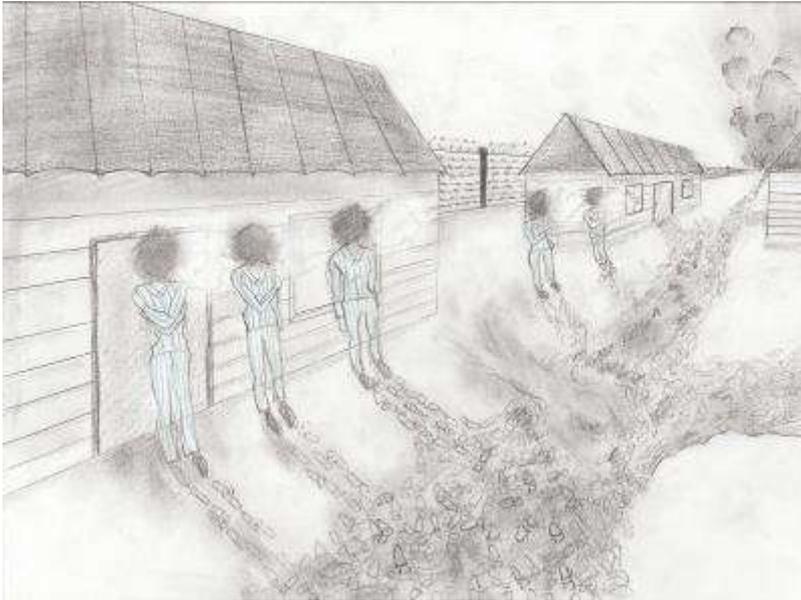


ANRUUU

140603-183070-11701-10788-24263-2...



« Chaque matin, il y avait des déportés qui ne se réveillaient pas, fallait les allonger à côté de nous, puis ils étaient comptabilisés et amenés à Birkenau où ils passaient aux fours crématoires. »
Robert Wajcman



Tous les noms mentent à Auschwitz... **Le Sauna**, par exemple, son nom trompeur pourrait faire penser à un lieu de détente, or, c'était l'endroit où les déportés étaient déshumanisés, c'était l'endroit où leurs crânes et leurs corps étaient rasés et tatoués.

« Jamais je n'avais vu quelqu'un de nu, et là je vois des femmes nues et je suis obligée d'être nue. Pour moi c'était vraiment le pire du pire. [...] On est dans une petite pièce, des femmes sont debout derrière un tabouret, et à tour de rôle on va s'asseoir et on vous enlève les poils du sexe, les poils sous les bras, et les cheveux... Et maintenant on est nues, on n'a plus de cheveux, on n'a plus de poils, et on nous parle de douches. Alors on est contentes, enfin la douche, on est sales, on a voyagé dans les wagons, on ne s'est pas lavées pendant trois jours, vive la douche ! On est trois-quatre sous une pomme de douche, l'eau commence à couler, elle est brûlante. Tout le monde hurle. Aussitôt elle est glacée. Tout le monde hurle. Et comme on est plusieurs sous une pomme de douche, on était à peine mouillées qu'on nous foutait dehors. »
Ginette Kolinka



« On est descendus à des températures de -20 et -25°, et quand on était comme ça le matin, il y avait le vent qui entrainait par le bas de notre pantalon et puis qui nous ressortait par en haut, on était gelés sur place. »
Robert Wajcman



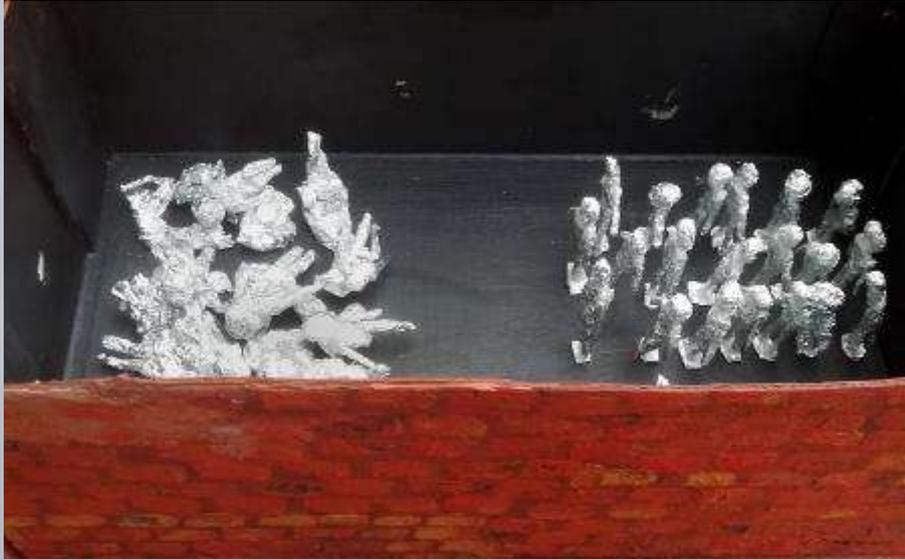
« Par la suite, on a appris que ce grand local-là, servait de douches et en même temps, c'était la chambre à gaz. C'est-à-dire que soit on recevait de l'eau par les pommeaux, soit à la place de l'eau c'était du gaz qui sortait, le zyklon 3 et qui asphyxiait tous ceux qui étaient à l'intérieur de cette pièce qui était énorme de longueur, de largeur et de tout. »

Robert Wajcman

« Quand on est arrivés comme ça, tatoués et tondu, on est repassés devant des SS à nouveau, et à tous ils demandaient leur profession. Et quand mon tour est arrivé, à 14 ans je ne pouvais pas dire que j'avais une profession, alors j'ai dit « étudiant ». [...] Et ceux comme moi qui n'avaient aucune profession, on se retrouvait dans des *Kommandos* de terrassement. [...] Et au fur et à mesure que le temps avançait, j'avais l'impression que la pelle et la pioche pesaient dix fois plus lourd et que ça rentrait carrément dans les os. »

Robert Wajcman

FIGURATION DE L'HORREUR



Un travail, c'est tout ce qui m'importe. Tous ces gens sont là pour la même chose que moi, ils cherchent juste un emploi pour payer leurs impôts et manger à leur faim.

Je suis donc cette foule à travers le bâtiment. On arrive soudain dans une sorte de vestiaire où l'on nous demande de nous déshabiller. On s'exécute tous, plus ou moins gêné. Moi, je le suis. Mal à l'aise de me mettre nu devant ces inconnus, je baisse les yeux et me cache comme je le peux.

Tout le monde se précipite dans les douches, je suis le mouvement mais regarde vite vers l'arrière, vers ma veste où, dans la poche, se trouve la photo. Celle de ma femme et de ma fille. Ça m'embête de la laisser là, je ne m'en sépare jamais. Malheureusement, cette fois, je n'y peux rien.

On est très nombreux dans cette salle commune et donc très proches les uns des autres. Après quelques minutes, je m'impatiente, regarde à droite, à gauche. La chaleur qui s'installe me donne des vertiges. J'essaie de me calmer en pensant à ma famille, j'essaie de me focaliser sur elle, en vain.

Toutes ces ombres autour de moi.

Elles me collent, me serrent, m'étouffent.

Elles m'empêchent de penser.

Ma tête n'est emplie que de souvenirs effilés...

Ils partent, disparaissent.

Tout à coup, un bruit. Je lève ma tête vers l'endroit où l'eau s'apprête à couler sur ma peau crasseuse. Cependant, rien ne sort. Mes yeux commencent pourtant à me piquer et mon souffle se fait de plus en plus court.

Je vois un homme tomber à mes genoux puis je comprends.

Enfin, j'essaie de comprendre...

Tout semblait être descendu du ciel.

Seulement on ne m'avait pas dit que cette descente conduisait aux Enfers.

Laurie

Ils sont arrivés ce matin. Je venais à peine de me réveiller, j'étais assis par terre avec mes frères, je dessinais avec un vieux crayon que ma mère avait trouvé. Au début, je ne comprenais pas. Ils sont rentrés sans toquer, je les ai trouvés malpolis et puis, ils parlaient mal à ma mère. Ils nous ont emmenés. J'étais triste. Je n'ai pas pu emporter le dessin que j'avais fait pour ma mère, j'étais fier de mon dessin, alors je prie pour que personne ne le prenne jusqu'à que je revienne.

Ils nous ont emmenés dans un endroit étrange où il y avait déjà plein de monde et pas de jouets. Ils ont dit à ma mère qu'on prendrait le prochain train. J'ai demandé à ma mère si on partait en vacances, si c'était beau là-bas et puis, surtout, si on pouvait aller chercher mon dessin avant de partir. Elle ne m'a pas répondu, j'ai été un peu vexé, elle avait l'air de ne pas se préoccuper de mon dessin, mais, après tout, je me suis fait une raison, je lui en referai un. Des hommes pas très commodes sont venus, ils ont dit à ma mère de les suivre et elle a pris notre main, mais ces messieurs pas commodes lui ont dit qu'ils nous emmèneraient autre part. Ma mère a protesté, elle a crié, les a suppliés, ils n'ont pas voulu l'entendre. Alors d'autres messieurs pas commodes sont venus et nous ont pris pour nous emmener dans un endroit rempli de garçons. J'ai pleuré, déjà parce que personne ne me sépare de ma mère et puis, rester seul avec mes frères n'était pas une très bonne idée, ils pleuraient plus que moi.

Je me suis assis par terre, les bras croisés, pour protester, je ne bougerai pas tant que qu'elle ne reviendrait pas, c'est ma mère et on va partir en vacances ensemble. Mes frères s'assirent à côté de moi, c'était leur mère aussi et même s'ils ne savaient pas dessiner aussi bien que moi, ils avaient aussi le droit de partir en vacances. En plus, ils étaient plus petits que moi. À trois ans et cinq ans, je comprenais qu'ils aient des problèmes à dessiner des fleurs aussi belles que les miennes et puis ma mère m'avait toujours dit que je dessinais bien pour un enfant de sept ans. Je n'ai pas compris pourquoi elle rajoutait « pour un enfant de sept ans », mais j'imaginai que c'était un compliment. Moi, j'allais devenir un artiste, aller dans une grande école d'art et dessiner toute sorte de fleurs partout, rencontrer une amoureuse artiste et avoir plein d'enfants artistes à qui je dirai : « tu dessines bien pour un enfant de sept ans », et je serai drôlement heureux.

Enfin, des hommes sont venus. Ça faisait depuis pas mal de larmes qu'on attendait. On la vit au loin et on courut en zigzagant entre les gens pour la rejoindre près du train. Elle avait l'air inquiète ; même nous revoir ne semblait pas la rassurer, peut-être que quand on sera dans le train, elle se calmera. Elle était toujours comme ça. La dernière fois qu'on a pris le train, elle n'avait cessé d'être anxieuse jusqu'à ce qu'on soit tous assis dans le wagon, que les valises soient toutes là et que le col de ma chemise soit bien mis. Les messieurs pas commodes nous poussèrent dans le wagon et je priais pour ne plus les revoir de ma vie. Ce train n'était pas comme tous ceux que j'avais pris, déjà il n'y avait pas de sièges mais du foin et puis j'étais assez intelligent pour comprendre qu'on était beaucoup trop pour un seul wagon. J'ai voulu le dire à ma mère mais à ce moment-là, les portes se fermèrent nous plongeant dans le noir. Tout le long du voyage, ma mère s'occupa de mes frères qui avaient peur du noir. À vrai dire, moi aussi j'avais un peu peur du noir mais je n'osais pas lui dire, elle avait l'air déjà assez occupée comme ça. Et puis je suis très courageux pour un enfant de sept ans.

Le train s'arrêta. Les portes s'ouvrirent enfin et le soleil nous illumina. Je me suis dit que c'était la dernière fois que je prendrai le train. Des mains m'attrapèrent et me sortirent du wagon. Je frissonnai quand mes pieds touchèrent la neige. J'avais des chaussures mais certainement pas adaptées à la neige comme celle que j'avais connue lors de nos dernières vacances d'hiver, et puis je fronçai les sourcils. J'en avais un peu assez de voir des messieurs pas commodes. Ma mère avait l'air toujours inquiète, pourtant j'avais vérifié mon col. Elle prit mon plus jeune frère dans un bras, me tendit la main et je tendis la mienne à mon autre frère. Un monsieur pas commode étranger nous cria dessus. Ma mère avança. On avança jusqu'à ce qu'on arrive près d'un monsieur que je voulais observer pour savoir s'il était commode ou pas. Je n'ai pas eu le temps car il nous fit rapidement un signe pour nous montrer d'aller à gauche. Je me suis dit que parmi tous ceux qu'on avait rencontrés aujourd'hui, lui était sans doute le moins méchant. On a suivi un vieux monsieur avec une canne qui était devant nous. J'ai lâché les mains de ma mère et mon frère et j'ai couru parce que j'étais content d'être enfin arrivé et puis je voyais déjà la fumée de la cheminée au loin.

Guénola

« Rappelez-vous seulement que j'étais innocent et, juste comme vous, mortel et j'avais, moi aussi, eu un visage marqué par la rage, la pitié et la joie, tout simplement un visage humain ».

Benjamin Fondane, mort à Auschwitz-Birkenau, 1944

L'hiver vient, la Terre se creuse, le paysage s'amaigrit, les végétaux perdent leurs artifices. Les Hommes se détériorent, la sécurité tombe à leurs pieds.

Dans sa souplesse et son volume, la neige reconforte sous ce drap blanc. Les pieds gelés croquent cette poudreuse tendue avec abstinence, retenue, regret.

De grandes ombres, silhouettes, formes dangereuses et menaçantes prennent, tirent, hurlent et frappent les corps épuisés, qui ont attendu depuis plusieurs journées, bloqués dans le fond en bois sale de vieilles trames cramoisies d'un train violent aux bruissements déchirants aigris.

Un Enfant sent son sang battre contre ses tempes, avant de se rendre compte qu'il ne respire simplement plus. Il peut voir ses derniers souffles se dessiner dans le froid tremblant.

Dans une cohue grouillante, confuse et terrifiante, le paysage livide et mouvementé de cette abysse perdue s'apparente à une ferme, sous ses agitations grotesques, tous ces braillements et hurlements cauchemardesques. Mais rapidement, pour chacun, les pensées craquent et insistent, puis la parole cesse de brailler, se braque et se crispe.

Hommes, femmes, enfants, personnes âgées, certains se voient emportés sans sûreté dans des camions barricadés, tandis que des yeux mués constatent une aberration camouflée, dans un décor abstrait de poussières et pellicules blanches parsemées.

Tuerie industrielle se déroule, quand, embarqué dans un véhicule blindé, ses yeux suivent les flocons accumulés et voltigeant, plus importants encore à chaque instant passant. L'enfant y pense. Le père est loin, avec ces autres hommes brutaux, menaçants munis de ces grands fusils... Il adorerait sûrement voir la neige. Peut-être les rejoindra-t-il bientôt...

Une multitude de questions s'agglutinent au fond de son petit crâne inconscient, innocent. Des murmures presque heureux annoncent que tous les êtres fatigués pourraient bientôt se soulager sous une eau radicale contre la saleté.

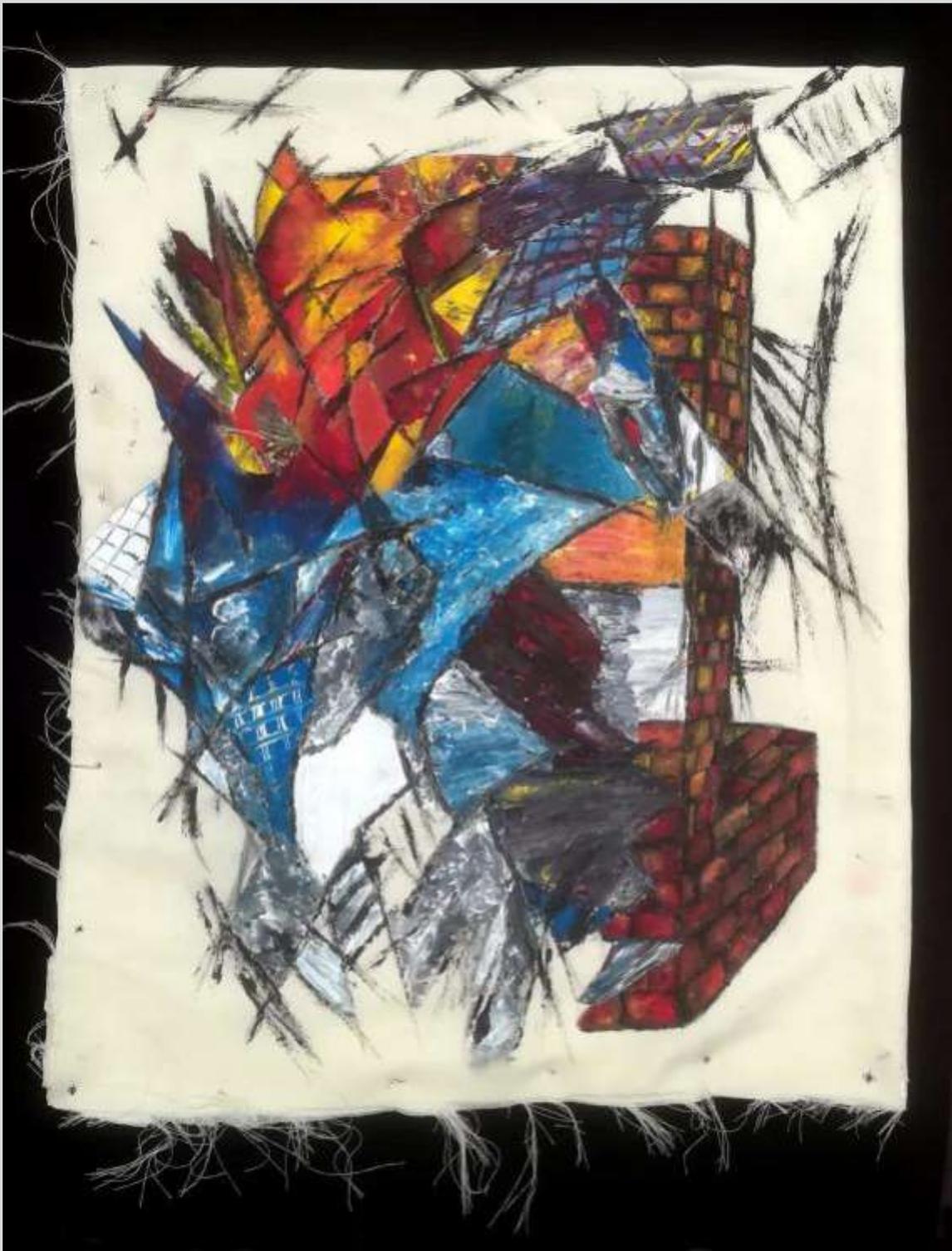
Au bout d'un certain temps, dans un stress et une confusion culminants, les transports s'arrêtent, et les corps sortis se précipitent violemment, avant que des hommes monstrueux ne leur aboient de suivre les autres inconnus perdus jusqu'à un bâtiment, d'où sort une cheminée, tandis que le décor reflète l'intérieur d'un camp.

Des personnes frappées, des civils, des croyants. Des escaliers à descendre. Ils se trouvent rapidement bloqués dans un dortoir aux allures glauques. Les hommes étrangers et malsains leur demandent fermement de retenir un numéro, et de se dévoiler, sans tissu sur le corps, aux yeux de tous.

Le chaos se déploie, alors qu'au milieu de l'agitation palpitante, la main de l'enfant est attrapée. Ce n'est pas une peau de velours, mais une peau, sèche, calleuse, parsemée de quelques rares fleurs de cimetière, et il n'y a rien de plus rassurant et agréable à toucher, désormais enfoncés dans la machine méconnue et exécrationnelle de la solution finale.

Les sons des voix se libèrent et commencent à s'emporter, les Hommes serrés sont de nouveau pris et poussés, certains paniquent. Pleurs. Alors, quelques serviettes et savons sont donnés, pour tenter de soulager les esprits et les cris. Trompés.

Des murs étroits et maladroits, les mouvements et agitations suffoquent entre les plaques de béton solides, impénétrables, le sol glacé fait trembler les jambes lourdes, les bras ne peuvent plus cacher l'intimité, forcés de tenir l'équilibre échoué.



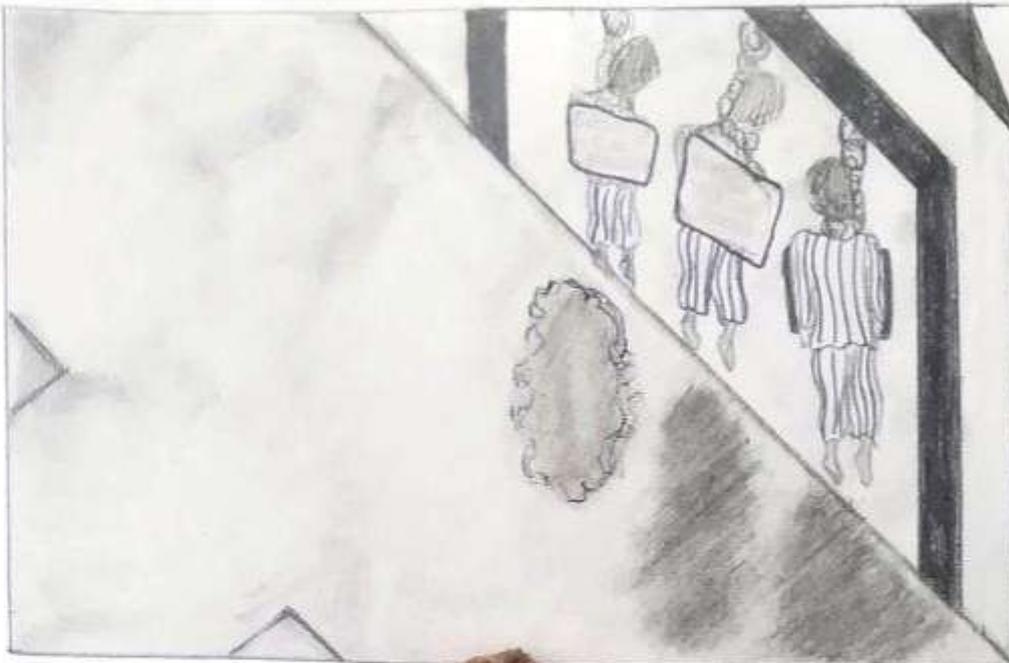
Un violent coup résonne, tait, réprime questionnements déprimés, périmés, fermentés. Les regards affolés, les âmes apaisées de se laver, les personnes confuses, perdues, gênées, intimidées, abusées, torturées, brisées.

Silence. De l'autre côté, le calme obscène règne avec rage et gronde entre les parois douloureuses abimées et témoins de consciences assumées.

Un certain temps, insuffisant, s'est déroulé, les portes sont détachées. Rapidement, d'un tissu à la bouche munis seulement, Kommandos s'exécutent, s'acharnent à l'estompe larmoyante à terre, couverts, dissimulés dans les airs.

« Ils se sont évadés par la cheminée. »

Eléana



Rares étaient les Juifs qui réussissaient à s'enfuir. Ceux qui étaient rattrapés étaient rendus à la potence sur la place centrale d'Auschwitz Birkenau et affublés d'un panneau en guise d'avertissement.



ET SI ROBERT WAJCMAN AVAIT CROISÉ GINETTE KOLINKA... TÉMOIGNAGE DE GINETTE À AUSCHWITZ LE 14 FÉVRIER 2018

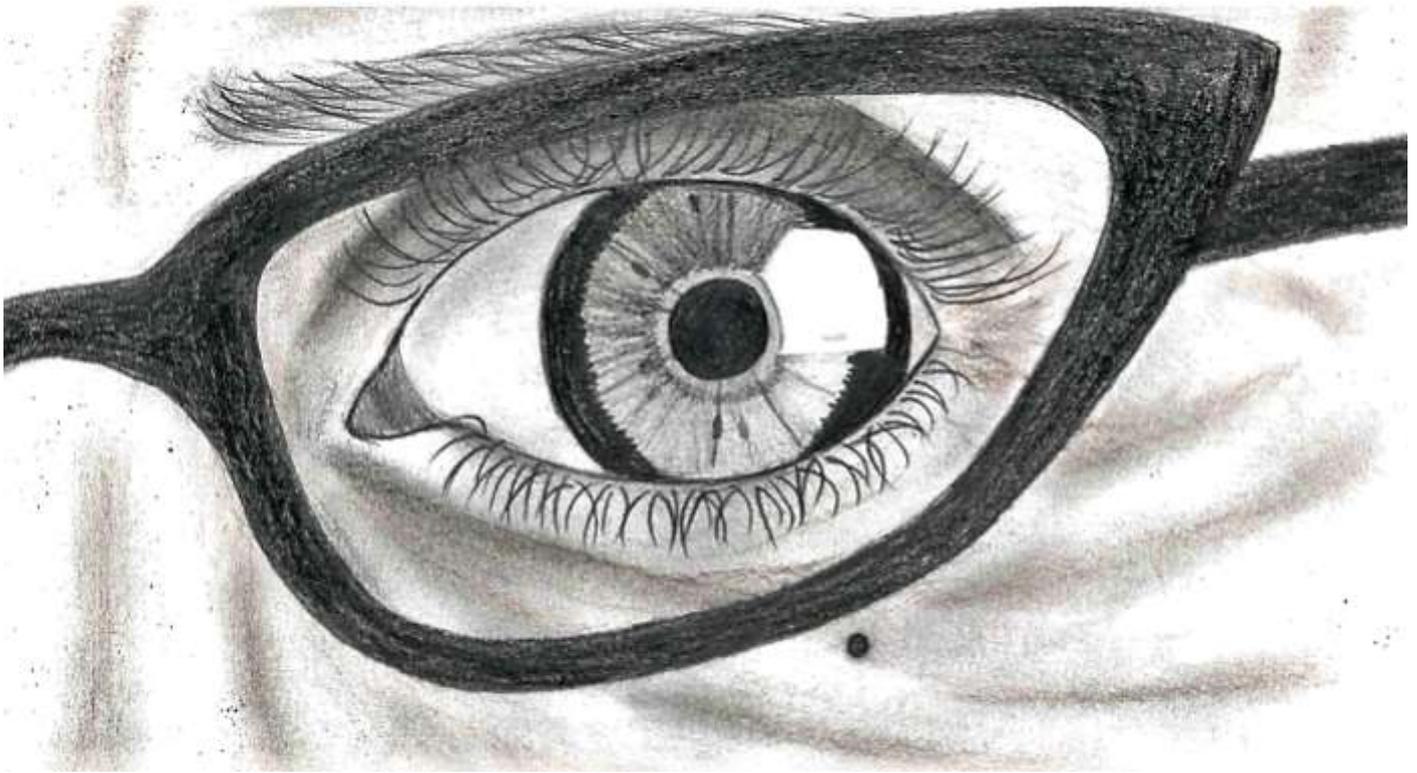
Robert, se rendant au camp de travail Buna-Monowitz, a pu croiser Ginette qui était affectée au même moment à la construction du prolongement de la voie ferrée vers Auschwitz II Birkenau...



« Les femmes comme moi faisons partie d'un *Kommando* qui installait les rails qui rentraient dans le camp jusqu'aux chambres à gaz. »

Ginette nous a raconté son histoire. Nous allons la suivre à travers son regard...

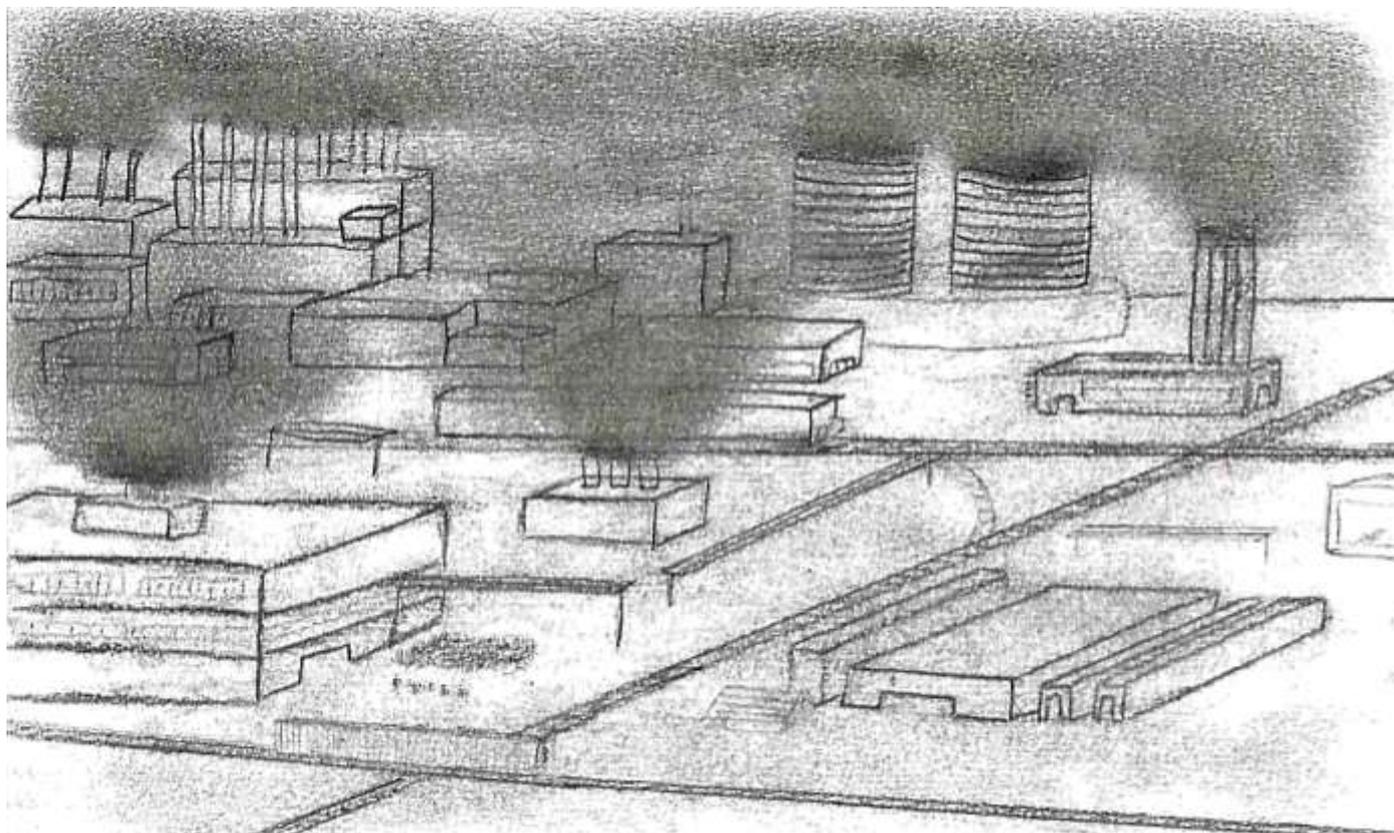




« ... toujours il y avait, ou punition, ou contrôle, on n'était jamais à se reposer.

Un jour, un dimanche après-midi, alors qu'on pensait se reposer, non ! Contrôle. Et contrôle ça veut dire qu'on contrôle ta koja (couchette en Polonais), on te contrôle, toi, parce que t'es à poils et que, de nouveau, on regarde si t'as des poux, on regarde si t'as des plaies, et je suis donc nue et il paraît que j'ai la gale...

... alors j'ai de la chance. On est au mois d'octobre-novembre je crois, et à partir du mois d'août déjà, les gens qui avaient la gale n'étaient plus passés à la chambre à gaz alors que jusqu'au mois d'août 44, on avait la gale = on était gazé. Donc j'ai de la chance, j'ai la gale, mais on m'emmène au bloc des galeux. Tout ce que j'avais pu organiser pour mon bien-être, c'est-à-dire pas grand-chose, mais un bout de ficelle, une écuelle... je ne sais pas quoi, mais qui étaient planqués sous mon matelas, tout ça c'est fini, je ne l'ai plus... Et on m'emmène dans la baraque des galeux [...] et là personne ne parle le français. Je crois que je suis la seule Française et moi je ne comprends aucun mot. Je ne parle que le français, donc je perds le moral, je suis désespérée, on m'enlève tout ce que j'avais pu avoir comme vêtement... que j'avais pu... j'étais mieux qu'avec ce qu'on m'avait donné. On va me soigner la gale. En fin de compte, c'est pas la gale que j'avais, j'étais crasseuse et comme on m'a lavée en m'aspergeant ce produit anti-gale, on me met au travail, et toujours au milieu de personnes qui ne parlent pas le français...



... dans mon désespoir j'ai eu du courage et je me suis cachée. Et comme on m'a retrouvée, je suis dans le Kommando qui va partir au travail et je suis au dernier rang de ce Kommando. [...] Eh bien, les deux derniers rangs de ce Kommando, on doit retourner devant la baraque parce qu'on est de trop. Mais quand on ne travaillait pas, il ne faut pas croire qu'on avait le droit d'être dans les Kojas. Non, il fallait rester debout devant votre bloc jusqu'au soir, jusqu'à ce que les copines rentrent. Alors on est quelques-uns, on s'apprête à rester debout, et c'est ce jour-là, un grand appel à travers tout le camp de Birkenau, par haut-parleur. C'est vraiment très rare ça, parce que quand il y avait les sélections, c'était un bloc ou deux blocs, la nuit... on venait vous réveiller, on vous faisait sortir, et là, c'est par haut-parleur. Toutes les personnes qui ne sont pas au travail doivent se rassembler là où arrivent maintenant les trains. On a toutes la frousse : « ça y est, là c'est la sélection, et ça va être important puisque c'est par haut-parleur ». Je suis avec des gens qui ne parlent pas mais, par contre, de loin, j'aperçois le groupe de Françaises. Je me suis faufilée, alors qu'on n'a pas le droit de quitter la place qu'on a et je me suis dit « là, on va mourir, moi je veux mourir avec des Françaises ». Et je suis avec elles maintenant, et en fin de compte, ce n'était pas une sélection, il y avait des Hongroises qui étaient arrivées par un train, le train était là, eh bien on est monté dans ce train à leur place, et on est parti de nouveau pour un camp : c'était Bergen-Belsen.

...vous voyez, dans mon malheur, eh bien j'ai eu de la chance, car si j'étais partie travailler par exemple, je serai rentrée, le départ aurait eu lieu sans moi et moi, j'aurais attendu la libération du camp en janvier, ce qui a été terrible pour beaucoup parce que c'est là qu'il y a eu les marches de la mort. [...] Les Nazis ont emmené les déportés qui étaient capables de marcher, seuls sont restés dans le camp d'Auschwitz les mourants.

... donc, elles sont parties, à travers la Pologne, à travers l'Allemagne, mal chaussées, mal habillées ; elles avaient eu la permission d'emporter une couverture sur leur dos mais comme il neigeait, que c'était lourd, beaucoup les ont laissé tomber, d'autres ont pu les déchirer et se faire des chaussettes russes parce que leurs chaussures les avaient lâchées. Et ces pauvres femmes qui me racontent ce qu'elles ont vécu, je me demande comment elles sont là encore, mais moi je crois que je n'aurais pas résisté à ça...





« On est partis à 2500, et on est arrivés le 8 Mai 1945 à 500. [...] Au fur et à mesure que des déportés tombaient sur la route, ils recevaient une balle dans la tête, enfin... on entendait les déflagrations, mais on ne se retournait absolument pas ».

Témoignage de Robert Wajcman qui survécut aux marches de la mort, 16.01.2018

... celles qui tombaient parce qu'elles n'avaient plus la force de lutter pour se remettre debout malgré les copines qui leur disaient « courage, tu dors, on te tient, dors debout » « eh bien non laissez-moi, laissez-moi, laissez-moi... ». Comme elles n'étaient pas mortes, les soldats les abattaient à bout portant. C'est pour ça qu'on les appelle les marches de la mort ».

Témoignage de Ginette Kolinka qui échappa aux marches de la mort, 14.02.2018



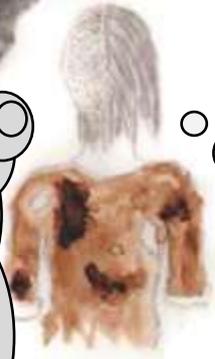
SUR LES MARCHES DE LA MORT

Les marches de la mort

Dans les derniers mois d'existence du complexe d'Auschwitz, alors que les documents les plus compromettants sont détruits, les baraques en bois démontées, des dizaines de milliers de détenus sont transférés en train à l'intérieur du Reich tandis que d'autres sont tués dans les chambres à gaz. Le 18 janvier 1945, à l'approche des troupes soviétiques, commence l'évacuation générale du camp. En l'espace de 5 jours, 58 000 détenus sont jetés sur les routes par un froid glacial ou transportés dans des wagons découverts vers les camps de concentration. Les survivants parleront des « marches de la mort ». 7 000 détenus, incapables de marcher, sont abandonnés à leur sort par les SS et errent dans le camp lorsque les troupes Soviétiques y pénètrent le 27 janvier 1945.



Je marche, encore et encore, en compagnie de ces milliers de gens. La tête baissée, je ne m'arrête pas. Je marche mécaniquement sans vraiment savoir où nous allons. Je suis. De toutes façons ils ont brûlé notre baraquement. Nous n'avons pas le droit de nous arrêter. Si nous le faisons, nous sommes torturés par les SS.



Alors pour me distraire, je pense. Je pense et me souviens de ces beaux moments passés. Comme des flashes, ils apparaissent, assaillent mon esprit et les voir me rend nostalgique. La cadence de la marche est lente, les pas sont lourds, ils s'ancrent dans la terre et la marquent à jamais.



... et aussi triste que cela puisse paraître, cette marche me rappelle la mienne lorsqu'elle me menait à mon mariage, celle qui me faisait dire « oui, jusqu'à ce que la mort nous sépare »...

« MAMIE, MAMIE ! *Aujourd'hui c'est mon anniversaire, et tu sais quoi ? J'ai 82 ans!! C'est le même âge que toi quand on est arrivé ici. On a le même âge, Mamie ! Dis-moi Mamie, je peux te raconter une petite chose? Par contre je risque de parler longtemps... Oh, et puis tant pis ! de toute façon, je n'ai que ça à faire, parler.*

Ce matin, quand je suis sortie, j'ai vu des grands marcher dans le jardin. Je crois qu'ils sont venus nous voir. Au début, ils ont vu la neige, ils étaient tout souriant et tout heureux. Ils ont joué dedans, mais ils étaient tout rouges, ils devaient avoir froid, les pauvres. Avec eux, il y avait leur maître et leurs maîtresses d'école, je crois, mais je n'en suis pas sûre. Il y avait Ginette aussi ! Tu sais ? ma copine, celle avec qui on faisait tout le temps des gâteaux le dimanche, Adam et moi. Elle a bien changé, elle semble si vieille. Ça m'a fait plaisir de la voir même si elle m'a ignorée.

Et puis après, les grands sont allés avec un autre monsieur, qui leur a fait visiter un endroit étrange. Ils sont entrés dans une salle où il y avait plein de photos, ils ont vu la nôtre, tu sais celle où on est toutes les deux sur la balançoire. Ils ont aussi vu celle de maman et papa à leur mariage, elle est tellement belle avec sa robe. *Beaucoup d'entre eux ont pris en photo maman et papa tellement ils sont beaux. Il y a juste une tache jaune sur sa robe, je pense que c'est parce que la photo est vieille.*

Leurs sourires au fur et à mesure de la journée se sont de plus en plus effacés. *Certains ont même pleuré mais je t'avoue que je n'ai pas très bien compris pourquoi.* Les endroits dans lesquels ils allaient étaient très sombres et très étroits. *Étranges comme endroits à visiter. L'ambiance était un peu malsaine, mais j'ai voulu continuer le chemin avec eux.* Plus tard, les grands sont entrés dans une immense pièce où il y avait *des lunettes, des casseroles, des valises, des chaussures entassés. J'ai même reconnu mes petites chaussures mais je ne sais pas pourquoi elles étaient là.*

À ce moment-là, *ils se sont tous sentis très mal. Enfin je crois... En vérité, je n'en sais rien. Tellement mal que tous étaient bras dans les bras, ils se faisaient des câlins, ils étaient tristes et avaient besoin de réconfort. Lorsqu'ils sont sortis, ils se tenaient les mains très fort, ils essuyaient leurs larmes et essayaient de rigoler. Je les envie, j'aimerais les rejoindre et leur faire des câlins. Ils sont beaux tous ensemble, ils sont comme une très très grande famille. Dis Mamie, je peux les rejoindre, comme ça je pourrais aller voir Ginette, leur faire des câlins et au passage récupérer mes chaussures ?*

Non ma chérie tu ne peux pas...

Pourquoi je ne peux pas mamie?

Je t'expliquerai quand tu seras plus grande...

Anna



ET SI ROBERT WAJCMAN AVAIT CROISÉ LES VENÇOIS CLAUDE ET RENÉ AU CAMP DE BUCHENWALD CONVERSATIONS À PROPOS DE VENCE

Mars 1945 : Dans le camp de Buchenwald, Robert, René et Claude travaillent comme jardiniers.

On est dans le jardin. On travaille, on porte les pierres pour construire un mur, toute la journée, comme tous les jours.

Ce jour-là, un homme tombe par terre juste devant nous. Personne ne s'arrête de travailler, s'arrêter c'est risquer qu'un SS vienne et nous frappe ou pire encore nous emmène je ne sais trop où... personne ne veut savoir. On sait juste que ceux qu'ils ont pris ne sont jamais revenus travailler ici. Alors je baisse la tête et je continue.



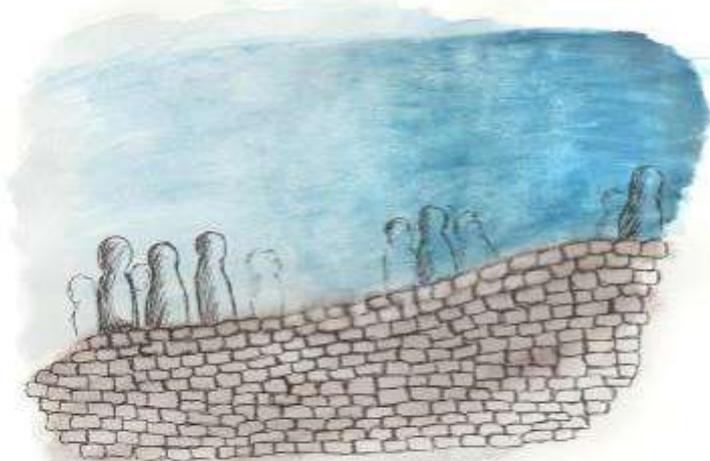
Je ne suis contrôlé que par la peur et l'envie de survivre à cet enfer.

Ce jour-là aurait dû être comme tous les autres, quelqu'un tombe d'épuisement, personne ne feint d'avoir vu, ils l'emmenent et on ne le revoit plus. Mais ce jour-là précisément, René en a décidé autrement.

Je le vois se baisser discrètement vers cet homme, plutôt ce jeune garçon, le prendre sous les aisselles et le soulever avec toute la force qui lui reste.

« Allez mon garçon, continue... »

Un SS s'approche. René s'arrête de parler. Il regarde le garçon et lui fait les gros yeux, comme pour une petite engueulade, pour lui faire comprendre qu'il doit continuer, qu'il ne doit pas se faire emmener par le SS.



Ils recommencent à marcher, mon frère aide le garçon à rester debout et quand c'est lui qui n'en peut plus, c'est moi qui l'aide, ce petit. On continue toute la journée. Quelquefois, nos regards se croisent et on parle avec nos yeux fatigués qui veulent se fermer à la cadence de la nuit qui s'approche.

Puis, le SS qui nous surveille nous crie dessus pour nous annoncer que c'est l'heure de repartir vers les baraquements. Jamais un cri allemand ne m'a semblé aussi doux.

« Tu as fait tomber un morceau de tissu... Claude Vence. »

C'est la première fois que j'entends la voix de ce garçon frêle, les yeux et le corps remplis de fatigue. J'esquisse un léger sourire et prends le morceau de tissu qu'il me tend.

- Je m'appelle bien Claude, mais Vence, c'est la ville qui m'a vu naître.

- Pourquoi l'as-tu marqué sur ce tissu ?

- Pour ne pas oublier la première chose qu'ils ont voulu m'enlever : mon identité. Je ne veux surtout pas oublier l'endroit d'où je viens ni son histoire.

Je m'allonge dans le lit, qui n'est pas vraiment un lit et que je partage avec cinq autres personnes. Ces cinq bouts de bois rudimentaires, sur lesquels nos esprits se reposent, suffisent après une journée excessivement épuisante.

Claude, né en 1926, a 19 ans en 1945 ;
son frère René, né en 1923, a 22 ans.



C'est quoi ton nom, gamin ?

Robert

C'est quoi ton histoire, Claude de Vence ?

Tu veux savoir comment je suis arrivé ici ?

*On a d'abord eu l'armée française en septembre 1939 **

Oui

*Mais cela chauffait déjà pour des gens qu'on connaissait, le maître Célestin Freinet qui avait son école, près de chez nous, a été arrêté au printemps. ***

*Puis, on nous a annoncé que la guerre était finie, alors que nos petits gars avaient botté les fesses aux « Ritals » dans les Alpes... ****

*C'est Pétain qui nous l'a dit à la radio le 17 juin. On était sous le choc et tout le monde était triste et commençait à avoir peur. Alors dans le village on s'est tous serré les coudes comme on pouvait. On a essayé de rester unis. *****

FAITS HISTORIQUES

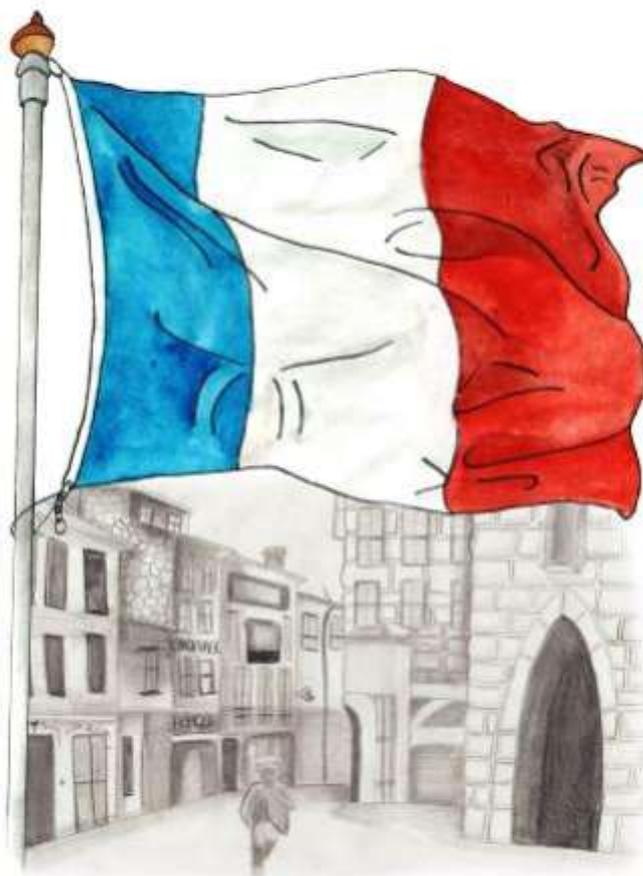
* L'état-major du XV^e Corps d'Armée s'installe à Vence le 2 septembre 1939 ayant pour mission la défense des Alpes-Maritimes contre une éventuelle attaque des frontières à l'est par l'Italie fasciste.

** Le 20 mars 1940, l'instituteur Célestin Freinet, fondateur de l'école Freinet, développant toute une série de techniques pédagogiques en lien avec la libre expression des enfants, est arrêté à Vence dans son école située dans le quartier du Pioulier. Comme plusieurs autres militants communistes soupçonnés d'être des traîtres à la patrie en puissance depuis la signature du pacte germano-soviétique en août 1939, il est interné au camp de Saint-Maximin la Sainte Baume puis transféré dans plusieurs autres camps du sud de la France.

*** Bien qu'inférieures en nombre, les troupes françaises postées le long de la ligne Maginot résistent vaillamment face aux armées italiennes qui attaquent à la fin du mois de juin 1940.

**** Plusieurs œuvres se sont créées et ont reçu des dons importants : Croix Rouge, Colis du Soldat, Foyer Du Soldat, Aide Aux Femmes et Enfants de Mobilisés Nécessiteux, Comité Anglo-Américain pour le Recueil des Enfants Abandonnés et Mobilisés.

*Au début de l'année suivante, on a eu un nouveau maire, Henri **



*A partir de là, on ne cessait de nous faire chanter la Marseillaise.***

*On n'arrêtait pas de faire des concours de gymnastique et de sport. On se remon-
tait le moral comme on pouvait. « A la gloire du Maré-
chal », « Maréchal nous voilà ! » qu'on entonnait à tue-tête.

*On lui a même donné son nom à notre rue principale. On nous en mettait plein les oreilles et plein les muscles. Les légions de volontaires par ci, redresser la France par là. Je crois qu'il a pris un peu trop la grosse tête. *****

FAITS HISTORIQUES

* Le conseil municipal issu des dernières élections est remplacé par le gouvernement de Vichy qui nomme à sa place une nouvelle équipe municipale avec à sa tête Henri Einesy – « La loi du 16 novembre 1940 en supprimant les élections prévues par la loi du 5 avril 1884 permettra une stabilité et une autorité que ne pouvaient pas avoir les Municipalités élues sous l'ancien régime » lance-t-il lors de la première séance du nouveau Conseil municipal le 28 février 1941.

** Dès le 1^{er} mai en application du programme du régime de Vichy est instituée la fête du travail et de la paix sociale à Vence. Après un programme musical donné dans la cathédrale, et l'absoute, la Marseillaise est jouée.

*** Le 11 mai 1941, le maire organise une fête avec présentation du fanion de la Légion (section de Vence) avec feu de camp le soir auquel prennent part Scouts, Routiers guides, Jeunesse Agricole et Ouvrière, Jeunesse de France et d'Outre Mer, les enfants des écoles. Le 8 juin suivant, « une fête de la jeunesse de Vence » est organisée avec défilés des écoles et démonstrations sportives – gymnastique, courses, sauts en hauteur et en longueur, exercices de lancers divers,...

**** En date du 28 janvier 1941, le nouveau maire « s'associant au geste unanime de reconnaissance de tous les Français décide que le nom du Maréchal Pétain sera donné à l'actuelle avenue Marcellin Maurel, l'avenue principale de Vence.

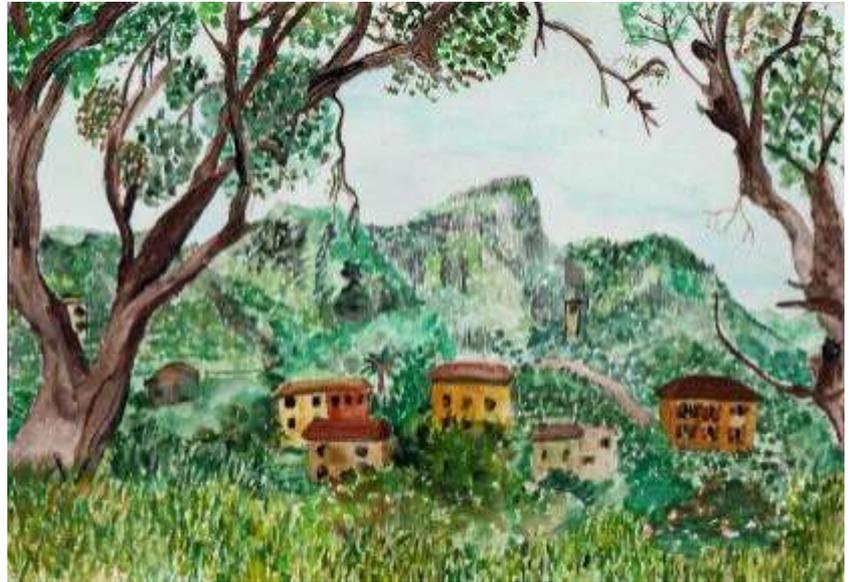
*Bref, n'empêche qu'il s'en passait de belles aussi après. Et c'est là où déjà, ça sentait un peu mauvais. Durant l'été 1942, à la maison de l'école du maître, il y avait un ami à lui, un qui venait de Tchéquie, Joseph qu'il s'appelait. On savait qu'il protégeait les enfants, des orphelins de toute la France, des enfants qui avaient fui face à ce salaud d'Hitler avant la guerre, et il cachait aussi les enfants et les familles de Juifs. La police « française » a débarqué et a emmené plein de gens. **



FAITS HISTORIQUES

* au début de l'année 1941, Joseph Fisera, pédagogue d'origine tchèque, se voit proposer une mission par le gouvernement tchécoslovaque en exil à Londres : recueillir les enfants tchèques dans le sud de la France. Il crée à Vence la MACE (Maison d'Accueil Chrétienne pour Enfants), installée dans les locaux désertés de l'école Freinet. Dès le début, il recueille un groupe d'enfants juifs du camp de Rivesaltes mais aussi d'autres encore des camps d'Argelès, d'Agde. Les 26 et 27 août 1942, « les gens du commissariat local » - comme le dit Fisera dans son autobiographie, les autorités de Vichy pour être plus exact - sont venus à la MACE appréhender des résidents comme Juifs à la préfecture, ils sont au nombre de 10 dont deux jeunes filles de 15 ans, Erika GRUND et Edith GEIRINGER, emmenés à la caserne Auvare de Nice puis transférés à Drancy avant d'être déportés par le convoi n°29 du 7 septembre 1942.

On a dû aussi recevoir « messieurs les maccheroni » cette année-là dans notre beau château Saint-Martin au-dessus du village.* Ils étaient fiers, les bougres ! Ils ont commencé à assigner à résidence les Juifs.** Mais nous, avec grand René, on était prudent. Puis, bon, on habitait dans la campagne. Et on avait notre plan de secours avec le maître Fisera.



Après, au village, on sentait que c'était la guerre, ça révèle vraiment qui on est, au fond, la guerre. Il y avait les bons et puis les méchants aussi, ceux qui volaient les tickets de rationnement, ceux qui faisaient le marché noir aussi. Nous, avec grand René, on vivait de ce qu'on pouvait trouver aussi. ***



Mais le plus dur a été l'arrivée des sales Boches à Vence. Avec leurs gros panzers, c'était autre chose que les boîtes de conserve des Italiens...

KOF

KOF

KOF

Allez, petit frère, calme-toi... C'est vrai qu'ils n'ont pas fait dans la dentelle... Ils ont cassé le porche d'entrée des maisons en voulant y rentrer de force, les sagouins ! Ils nous ont même réquisitionnés pour travailler au terrassement, crevures de Schleux. ****

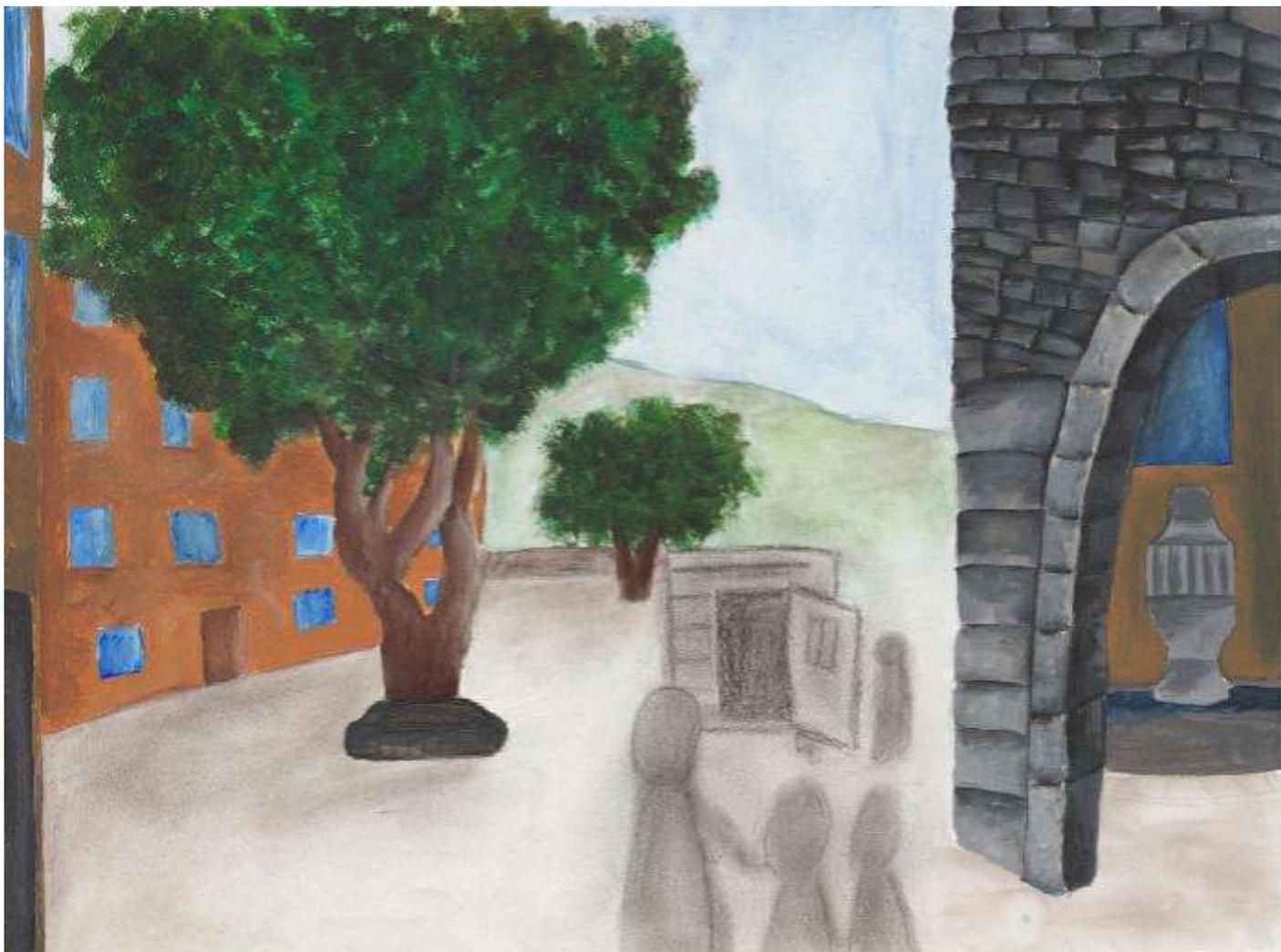
FAITS HISTORIQUES

* Après le débarquement en Afrique du Nord des alliés anglo-américains, la Zone libre est envahie par les Allemands le 11 novembre 1942 mais les Alpes-Maritimes sont, elles, occupées par les soldats de Mussolini.

** 87 Juifs étrangers en situation irrégulière furent assignés à résidence par les autorités italiennes. Ils devaient se présenter deux fois par jour au peloton de carabinieri chargés de les surveiller, ne pouvaient quitter la commune, recevoir ou expédier directement du courrier, écouter la radio, travailler.

*** Le 11 juin 1942, un berger passe au Tribunal correctionnel pour « vol et abattage clandestin » après avoir saigné des moutons du troupeau de son patron tandis que le 26 juillet 1943, 6 000 feuilles d'alimentation ou cartes d'alimentation, en blanc, sont volées à la Marie de Vence.

**** Dans un rapport du Maire adressé au Préfet le 19 octobre 1943, le maire Henri Einesy avance : « Les chars ont mis à mal quelques routes et places publiques et certaines cours intérieures où ils ont pénétré de force sans se soucier de la largeur des entrées ».



*Oui, grand René, c'est vrai mais le plus dur arrive. Ils ont commencé à arrêter de plus en plus de Vençois. Il y avait de tout : des boulangers, des menuisiers, et même le gentil médecin avec son accent là, le roumain. **



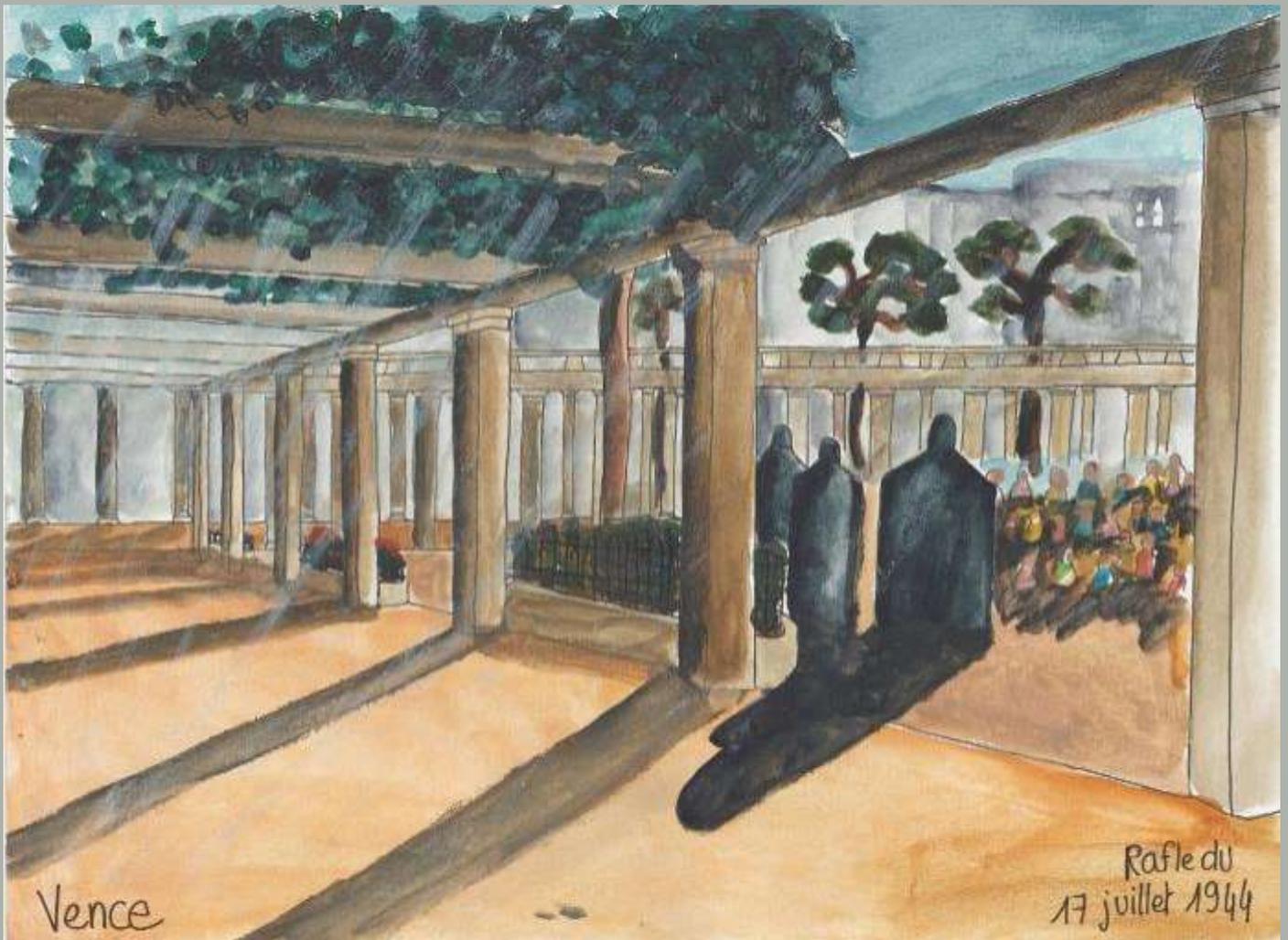
FAITS HISTORIQUES

* Le conseil municipal du 15 décembre 1943 énonce les réquisitionnements des Allemands « en vue de l'exécution de travaux de terrassement pour tranchées et fortifications sur le territoire communal pour le compte de l'armée allemande ». Il énumère aussi les arrestations allemandes du 24 et 29 novembre puis celles du 5 et 9 décembre 1943, certains pour des soupçons d'appartenance à la résistance et d'autres pour appartenance à la « race juive » dont le médecin Jachekiel KOERNER qui résidait depuis deux ans au sanatorium « Maison blanche », transféré à Drancy matricule 9750 et déporté à Auschwitz par le convoi n°63 du 17 décembre 1943.

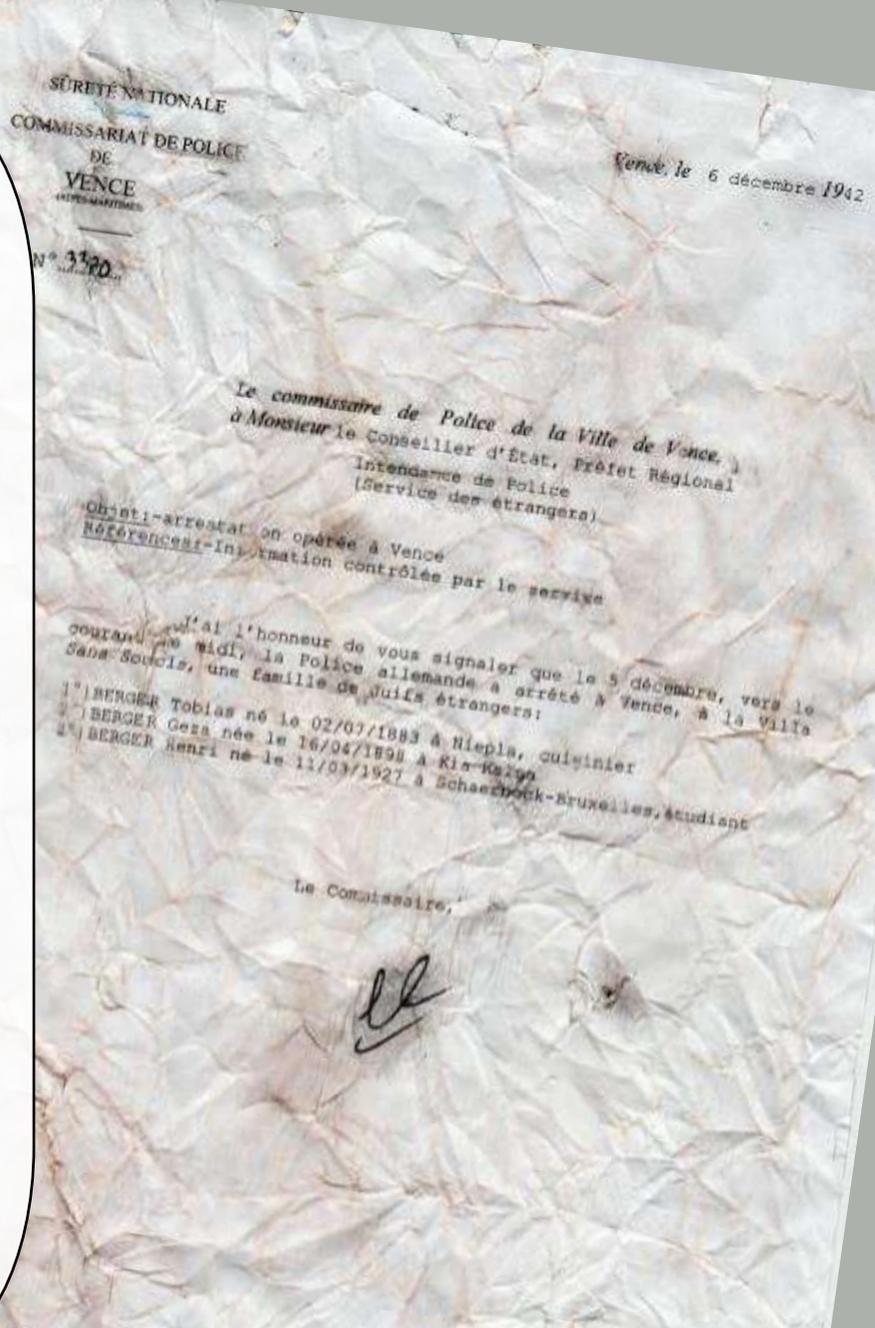
Puis un jour, c'était en juillet de l'an dernier, le 17... Grand René et moi, nous allions comme tous les matins faire nos provisions au village quand le crieur public nous dit qu'il fallait se rendre sur la grande place. On était au moins 200 ! Il faisait une chaleur ce jour-là...



Petit Claude, repose-toi, tous ces souvenirs alors que tu es malade... Je continue, moi. Va te coucher.



Là, on a été triés... tous les hommes au-dessus de 40 ans sont restés à Vence, tandis que nous qui étions jeunes, ils nous ont choisis. René a beau le raconter bien, pour crâner devant toi, mais on était terrifiés. On savait depuis un certain temps qu'ils cherchaient de la chair fraîche pour partir travailler en Allemagne. On pensait être à l'abri, en montant tôt le matin pour les provisions, puis ensuite en retournant dans notre campagne. Ils ont refusé les moins de 18 ans. Mon frère a voulu me protéger, moi qui ne les avait que depuis quelques mois, mais la sélection a été rapide. On passait par 4. Et le maire qui était là n'a rien pu faire. On nous a emmenés à la caserne puis des bus nous ont conduits à Cannes où 5 jours plus tard on partait pour l'Allemagne. De là, c'est le trou noir. On était tellement terrifiés et abrutis par le travail dans cette grande ville pleines d'usines et de cheminées. Quelques jours après mon anniversaire, on a été arrêtés par la Gestapo, des hommes qui hurlaient comme si nous étions moins que des chiens. Et puis voilà, ils nous ont conduits jusqu'ici. Voilà, tu sais tout, Petit. Allez, maintenant il faut dormir ! Demain est un autre jour.



FAITS HISTORIQUES

Claude matricule 131817 et René matricule 131839 ont été séparés le 13 mars 1945. Claude est transféré dans le camp annexe de Buchenwald, Berga, où il meurt le 5 avril 1945. Le 11, le camp est libéré par les Américains. Quant à René, il est rapatrié en France le 12 juin 1945 et meurt des suites de sa déportation le 14 juillet 1945.

Le récit de la rafle du 17 juillet 1944 à Vence, qui fait écho à d'autres en France, nous est connu par le rapport très circonstancié du maire Henry Einesy au Préfet des Alpes-Maritimes le jour même puis par un deuxième le lendemain. 181 Vençois furent arrêtés ce jour-là. Pour les informations sur les séjours à Drancy et les listes de convois, la consultation du Centre de Documentation Juive contemporaine par Jacques Rozenszstoch a permis de dresser une liste de 56 noms de Français et d'étrangers de confession juive qui ont été arrêtés à Vence puis déportés et exterminés par les nazis entre 1942 et 1944. Claude et René Birkel sont les seuls recensés à ce jour comme ayant été déportés suite à la rafle du 17 juillet 1944. L'ensemble des 56 noms des victimes figure gravé sur une stèle installée en juin 1998 place Marc Chagall puis déplacée Square Maliver en 2005.



FRAGMENTS DÉCHIRÉS DE L'HORREUR



« Quand la guerre s'est déclarée, en 1939, j'avais un cousin qui devait avoir peut-être deux ans de plus que moi, et on jouait ensemble dans la cour et je lui ai demandé, je lui ai posé la question, je lui ai dit : « la guerre est déclarée : est-ce qu'il faut être avec les Anglais, où est-ce qu'il faut être avec les Allemands ? ».

Et il m'a regardé, il m'a dit « non, il faut être avec les Anglais ! ». Voilà, c'est tout, et je savais de quel côté il fallait être, et ça s'est arrêté là. »

Robert Wajcman

« J'avais un frère de quatre ans de moins que moi, et on a eu une enfance tout à fait heureuse jusqu'à l'armistice et le régime de Pétain qui est arrivé. Et très rapidement, il y a eu les lois contre les Juifs. [...] Puis ensuite, interdiction pour les enfants [juifs] d'aller jouer dans les squares, interdiction de salle de spectacle, cinéma et théâtre, pour les parents et pour nous. Et puis quand on voyageait à Paris dans le métro, il fallait que les Juifs soient dans le dernier compartiment du métro, ce qui fait que petit à petit on s'est retrouvés comme ça, isolés de la population. » [...] « Et là, on a remarqué, à plusieurs qu'on était dans la même classe, que certains se sont gentiment écartés de nous comme si d'un seul coup on avait attrapé une maladie honteuse. »

Robert Wajcman



« Il n'y a aucune preuve chez une femme qui dit que vous êtes juive ou pas juive. Tandis que chez les hommes c'est pas le cas, et la gestapo connaît l'histoire de la circoncision. Ils ont emmené papa, mon neveu, mon frère dans la cuisine, ils les ont fait déculotter, ils étaient circoncis, on était dénoncés. »

Ginette Kolinka

« L'Allemand m'a regardé, et m'a fait baisser ma culotte et j'ai pris une claque dans la figure, je croyais qu'il m'arrachait la tête, et mon interrogatoire était terminé. »

Robert Wajcman

« Ils nous apprennent que la fumée que je prenais pour mon usine, eh bien c'était l'usine de la mort. On nous apprend tout de suite que tous ceux qui étaient dans les camions n'ont pas mis un pied sur le sol du camp. Ils ont tout de suite été emmenés à la chambre à gaz. [...] On brûlait leur corps, et c'était ça, l'odeur qui régnait dans le camp de Birkenau. »

Ginette Kolinka

« Le 8 Mai 1945, c'était le jour de mes 15 ans. Et le fait que la guerre était finie, le fait que c'était mon anniversaire, mes nerfs ont lâché, et je me suis mis à pleurer, pleurer, je ne m'arrêtais pas de pleurer. Mes deux camarades m'ont dit « mais la guerre est finie, on va rentrer et toi tu pleures ! » mais c'était plus fort que moi, je pleurais, je pleurais je pouvais pas m'arrêter. [...] On nous a rentrés dans le camp de Theresienstadt où c'étaient des chambres sur deux étages, et là je me suis prostré complètement, je me suis appuyé contre un mur, les yeux fermés, et je me nourrissais même pas, j'étais complètement dans la position du fœtus. »

Robert Wajcman

« Moi des sentiments j'en avais plus. J'avais une morte qui était à côté de moi, elle m'embêtait elle me tombait sur l'épaule, je la remettais droite et elle retombait, mais je la gardais quand même parce que je me disais qu'un jour ils allaient bien nous distribuer de la nourriture, et ben je dirai que « ma voisine dort, donnez-moi sa part, et quand elle se réveillera je lui donnerai ». Et ma morte, je l'ai gardée à côté de moi tout le long du trajet. »

Ginette Kolinka

« Beaucoup de déportés se sont jetés sur la nourriture, et l'estomac était tellement rétréci, tellement rabougri qu'il se retourne et on meurt. Il y a eu comme ça plusieurs morts à l'intérieur de l'hôpital du fait de s'être jetés sur la nourriture. Moi j'avais même pas la force pour ainsi dire de me nourrir. [...] J'ai appris par la suite que quand je suis revenu de déportation, je faisais la taille que je fais maintenant, et je pesais 16 kilos. [...]

Ma mère est venue, elle m'a regardé, elle m'a pas reconnu, mais [elle] a commencé à me parler, et puis moi j'ai reconnu la voix de ma mère, mais j'ouvrais toujours pas les yeux. Ma mère venait comme ça tous les jours, passait l'après-midi comme ça à côté de moi à me regarder, à attendre je ne sais quoi. [...] Au bord du lit, appuyé sur une chaise, je peux dire que j'ai réappris à marcher, réappris à me lever. J'ai mis un an à récupérer ma santé. »

Robert Wajcman



« Ma mère est morte huit ans après mon retour, jamais je n'ai parlé de ce que j'avais vécu. Mes sœurs ont su ce que j'avais vécu en écoutant ma cassette, mais moi je ne pouvais, devant elles, je ne pouvais pas parler. Comment voulez-vous raconter à des personnes qui ont eu leurs familles déportées... ils ne savent pas comment ils sont morts. Et moi je vais donner des détails de tout ce que j'ai supporté ? Mon frère et mon petit frère, tout de suite ils l'ont su, parce que... J'ai honte toujours d'ailleurs de ce moment-là, où j'ai annoncé à ma mère, sans prendre de précaution du tout, pour moi c'était normal, les sentiments, moi, j'en n'avais plus et ma mère qui me raconte que demain on va me donner les nouvelles de papa et de Gilbert alors que je sais qu'on ne peut pas donner des nouvelles de Papa et Gilbert puisqu'en arrivant ils sont partis en fumée, tout de suite. Alors à ma mère, quand elle me dit ça, je dis, presque méchamment : « Maman, t'auras jamais des nouvelles de Papa et de Gilbert, on les a gazés, on a brûlé leur corps ». Pauvre femme. Elle a appris, à peine je suis là depuis une demi-

heure, même pas, je suis encore debout, elle m'a ouvert la porte, et moi j'apprends à ma mère, sans précaution, en pleine figure, elle apprend comment sont morts son mari et son fils. Et le pire, c'est que je n'ai jamais eu de remords. Moi j'avais rendu service à ma mère, moi comme ça elle allait pas les attendre, elle va pas guetter la sonnerie à la porte, elle sait qu'ils sont morts et puis voilà. Parce que pour moi, la mort, c'est rien du tout, j'en ai tellement vu !

... et quand moi, dix ans après, à mon tour j'ai eu un enfant, [...] je me suis rendu compte de ce que j'avais fait à ma mère en lui annonçant comme ça, de but en blanc, qu'elle ne reverrait plus ni son mari ni son fils.

J'estime que pour moi, mes sentiments sont restés dans le camp. Je ne suis pas sensible. J'apprends des morts, je ne sais pas pleurer : Lui au moins il est mort dans son lit. »

Ginette Kolinka

« Ensuite je me suis marié, et mes deux témoins de mariage étaient les deux éclaireurs lyonnais qui m'avaient pour ainsi dire sauvé la vie. »

Robert Wajcman



« Ma mère était tatouée alors forcément [...] l'été, elle avait des robes à manches courtes et souvent, quand elle était dans son magasin, il y avait des gosses avec leurs parents qui disaient « regarde la dame, tu as vu, elle a quelque chose sur le bras » et ils voyaient le numéro. Alors quand c'était l'été, ma mère collait sur son numéro un sparadrap, comme ça elle était pas embêtée. On aurait dit qu'elle s'était écorchée et qu'elle avait un pansement. Elle a toujours gardé son numéro ».

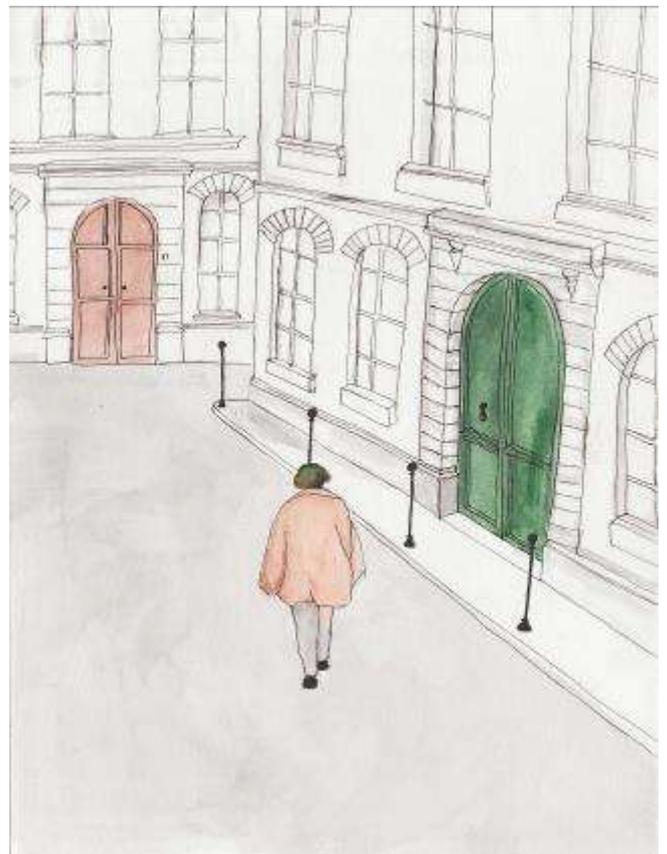
Robert Wajcman

« Petit à petit les déportés se sont tus parce que les gens ne pouvaient pas croire ce qu'il nous était arrivé, ce qu'on avait subi, et on n'avait pas à s'en vanter. »

Robert Wajcman

« Et j'ai repris une vie comme tout le monde, j'ai eu trois enfants, quatre petits enfants, et j'ai actuellement deux arrière-petits enfants. »

Robert Wajcman



RETOUR AU MÉMORIAL DE LA SHOAH LE 16 JANVIER 2018

« J'ai réussi. Oui, je l'ai fait. Je leur ai dit. J'ai rempli cette foutue feuille blanche.

Ils me regardent en silence, ils me sondent... Ils sont malins, ils savent que les yeux sont le reflet de l'âme. Ce sont de jeunes innocents et ils savent déjà voir les âmes meurtries par ce monde. Oui, j'en suis une. Pourtant, j'ai réussi à transcrire mes souvenirs, mon passé à travers les mots que j'ai prononcés. Les mots, les phrases, les souvenirs fusent les uns après les autres sans que je puisse les arrêter. Si je les arrête, plus rien ne sortira, alors je les laisse s'enchaîner et se déchaîner sans relâche, sans répit. Mes yeux divaguent à travers la salle, je les regarde les uns après les autres sans interrompre mon récit. Mon cerveau s'occupe de me faire parler sans se laisser émouvoir par le trop plein d'émotion qui m'assaille. Mais, malheureusement, mon cœur ne suit pas le train... il se perd, se serre, s'effondre, à chaque douleur qui tape trop fort, à chaque souvenir qui le transperce trop profondément...

Les années sont passées mais j'ai toujours cette flamme qui persiste à me brûler, constamment, avec toujours plus de vivacité, pour me rappeler que je suis humain. Humain... ce mot, j'ai peur de lui, je le crains... c'est lui qui m'a réduit en poussière, et lui-même qui m'a relevé en guerrier. J'entends ma voix trembler de temps à autre quand les souvenirs me heurtent violemment... je ne sens pas les coups, pourtant mes yeux se ferment, ma peau frissonne de peur comme si j'en attendais d'autres, comme si surgissait la partie obscure de mon âme. Elle m'accueille avec la douceur d'une rose rouge et me lacère avec la dureté de ses épines. Je ne peux l'approcher de trop près, je finis toujours par m'y brûler... Mais eux, ces jeunes devant moi, elle n'arrive pas à les atteindre avec la même ardeur de destruction. Non, elle ne peut pas, je l'en empêche. Ils ne sont pas là pour se perdre dans ce torrent de malheur mais pour témoigner, plus tard, à quel point l'humanité a pu être cruelle. Je ne la laisse pas vaincre, je n'en ai pas le droit, je dois lutter cette fois-ci... pour eux et le reste.

Mon récit touche à sa fin, j'en vois certains pleurer, d'autre baisser les yeux... moi je regarde mes mains abîmées par la dure épreuve de la vie. Je ne ressens aucune honte, aucune envie de m'effondrer, seulement l'envie d'avancer mais de ne jamais oublier.

Je crois que j'ai réussi. Oui, je l'ai fait, la tête haute, devant ces jeunes et ils l'ont compris ».

Désirée



LES ÉLÈVES PASSEURS DE MÉMOIRE

Voici les allées désertes, couvertes par la froideur de la neige d'hiver. Pologne 2018. 31 élèves partis pour faire perdurer la mémoire.

Auschwitz paraît calme.

Cependant, si vous écoutez bien, vous pouvez entendre le bruit des 6 millions de déportés marcher en cadence, nimbés par un silence de mort.

Si vous vous concentrez, vous les verrez. Habillés seulement de chemises rayées, ils avancent en silence, têtes baissées. Rapidement, ils se mettent en ligne, attendent d'entendre leurs numéros, c'est l'appel. *Ce ne sont plus des Hommes. Rasés et tatoués, ils n'ont plus d'identité. Femmes, Hommes, Enfants pas de quartier*, ils sont tués. La Faucheuse armée, sans pitié, servie par les Nazis, les a moissonnés.

Les Juifs, victimes de ce génocide, n'ont plus d'yeux pour pleurer, plus de bouches pour crier, plus de jambes pour s'enfuir ni même de vie pour résister.

Quelques larmes tombent et roulent sur les joues des élèves. Tous collés, ils se tiennent la main, *s'étreignent*, tentent de se réconforter. Ils ont compris, ils sont ensemble, ils ne se lâchent plus.

Lycéens ordinaires, ils marchent dans les pas des victimes, en silence, têtes baissées.

Le groupe disparaît dans la brume.

Ce ne sont plus que des silhouettes floues, des corps sans visages.

Et, semblables aux victimes, ils marchent en cadence, sans savoir ce qui les attend, mais avec l'espoir qu'une atrocité pareille ne se reproduira plus.

Une chose est sûre, ils ne laisseront pas faire.

Claire



« Jeunes gens, j'ai quelque chose à vous annoncer... »

Nous n'étions pas prêts à une telle nouvelle. Nous, l'unique classe de 1^oL du lycée Henri Matisse, allions avoir l'honneur et le privilège de participer à un devoir de mémoire, indispensable à l'écriture de l'Histoire.

Nous étions touchés, flattés de la confiance que nos professeurs allaient nous témoigner. Nous étions un peu déboussolés, sans savoir par où commencer. Nous connaissions vaguement l'histoire de Vence, sans nous y être véritablement attardés. Nous nous y sommes plongés, en ayant pour objectif la fierté qu'on verrait dans les yeux de nos professeurs.

Edith, Clara et Max GEIRINGER, Erika, Sidonie et Emile GRÜN ou encore les deux frères Claude et René BIRKEL... Chacun de ces noms correspondait à un être humain, à une vie, une âme, un destin, auquel on a coupé court. Tous ces gens qui avaient marché sur les mêmes trottoirs que nous, qui avaient arpenté les mêmes rues que nous, qui avaient vécu sous le même ciel que nous, qui avaient un visage, une famille, un travail, avaient une vie finalement presque semblable à la nôtre. A la seule différence qu'ils étaient juifs.

Aujourd'hui encore, Vence continue de commémorer la mort de ces âmes innocentes. **Aujourd'hui encore, lorsque l'on passe devant la stèle, on a l'impression de les avoir connus.** Ça nous fait froid dans le dos.

« Ca va être dur, jeunes gens. » Ils nous l'avaient pourtant dit...

Nous étions parés physiquement. Mais mentalement, l'étions-nous vraiment ?

Les jours passaient, et nous comptions ceux qui nous séparaient de notre voyage à Paris.

J-3, J-2, J-1, J-J.

16 janvier 2018, rendez-vous à 5h à l'aéroport. Encore dans les bras de Morphée, nous avons suivi le chemin qui nous menait à Robert Wajcman (au Mémorial de la Shoah). Un homme, un anti-héros, qui l'était pourtant dans nos grands yeux d'adolescents.

Il nous a parlé de lui, de son enfance, de sa vie, pas vraiment comme les autres, de tout, enfin, presque. « Et j'ai repris une vie comme tout le monde ». Nos applaudissements ne restituaient pas la reconnaissance que nous avions pour lui, d'en être revenu, de nous avoir raconté cette horreur qu'il avait vécue.

Il a endossé son manteau, mis son chapeau, et il est descendu dans le métro comme s'il replongeait dans les abysses de sa mémoire.

Nous étions déjà changés.

Mais la suite était encore plus douloureuse.



14 février 2018, rendez-vous à 5h à l'aéroport.

La bonne humeur de notre classe s'est trouvée rapidement refroidie par les quelques degrés du plus grand cimetière du monde. Nous laissons dans la neige nos traces, qui, quelques heures après, se sont effacées. Eux, qu'ont-ils laissé ? Rien, ou seulement des cendres sous nos pieds. Des pas étouffés dans la neige fraîchement tombée. Un silence froid nous entourait. Il glaçait nos idées. D'un simple geste de la main, leur destin était tracé. Tracé à l'encre rouge dans la neige blanche. L'encre rouge de leurs veines.

Une impression d'oppression.

Une odeur d'horreur.

« Les mots mentent à Auschwitz. » On parle de déplacement, on parle de crématoire, on parle de sauna, de chambre, de travail. Mais tout était orienté vers la mort. Tout était pensé. Tout était dessiné. Tout était calculé. Tout était organisé.

On se sent impuissants. On se sent faibles. Que pouvons-nous faire, nous ? Simplement y aller et revenir pour en parler. Comme ceux qui y sont passés pour de vrai.

Comme Ginette et ses cheveux gris.

Nous y avons vu la vérité. Plus vraie encore que celle que l'on avait entendue, que celle que l'on avait lue.

Ce jour-là, nous étions une famille. Une grande famille avec trois parents. Nous avons envie de vous dire que nous sommes fiers de nous. Nous étions unis. Il n'y avait plus de tension, plus de fierté, nous étions tous moches mais nous nous en foutions. Ce n'était plus ça qui comptait. Nous nous serrions les coudes, quand nous en avions besoin. Nous pleurons, mais nous étions là, les uns pour les autres. Nous nous tenions la main, juste une caresse sur l'épaule, juste pour nous dire : « je suis là ».

Ensemble.

Ce que nous avons vécu nous a fait grandir. Nous a fait mûrir.

Nous avons fait tous ensemble un pas de plus dans notre vie, dans notre histoire, et dans l'Histoire.

C'est tout cela qui a nourri notre projet. Chacun à sa manière, nous étions impliqués avec les émotions qui nous traversaient. Le lendemain, nous nous sommes retrouvés comme une famille. Nous avons parlé, nous avons pleuré, comme une famille soudée.

Depuis, plus rien n'est pareil. Nous avons mené ce projet de classe comme si c'était un projet de vie, avec autant d'enthousiasme, autant d'envie. Nous sommes fiers de l'avoir conduit jusque là.

Aujourd'hui, nous vous le confions comme une chose que nous avons enfantée ensemble, en espérant que ce roman graphique vous a procuré autant d'émotions qu'il nous en a procuré.

Nous tenons à remercier nos trois professeurs encadrants, qui nous ont aiguillés tout au long de ce projet, qui nous ont soutenus et qui ont été là plus que jamais. Sans eux, rien de cela n'aurait été fait.

Merci à Monsieur Thiberguen, merci à Madame Zaneboni, merci à Madame Dehorter, et merci également à nos trente-trois partenaires sans qui ce projet n'aurait pas été le même.

Yasmine et Solen, deux élèves touchées et extrêmement reconnaissantes

REMERCIEMENTS

Comme un écho au texte final rédigé par ces deux élèves, nous voudrions nous aussi remercier l'ensemble des acteurs qui ont rendu possible ce projet :

- Le Mémorial de la Shoah, en la personne de madame LE PROVOST, qui a su guider notre action et répondre à toutes nos questions concernant les objectifs, les critères et le calendrier du projet ; mais aussi, nos guides à Paris et à Auschwitz pour leurs explications et le temps passé avec nous pour répondre à nos questions.
- La région Provence-Alpes-Côtes d'Azur pour continuer de permettre à cette initiative d'exister dans le temps et pour tous les lycéens. Un remerciement appuyé à madame Anne VILLEVIEILLE-AUFFRET Chargée de mission Mémoire Service Patrimoine, Traditions et Inventaire ainsi qu'à madame Anaïs VEGLIA, Chef de projet, Direction du Protocole pour avoir répondu à nos questions sur l'organisation et le déroulement de la restitution à l'hôtel de région le vendredi 25 mai.
- Le rectorat de l'académie de Nice, et tout spécialement, monsieur Jean-Marc NOAILLE, IA-IPR d'Histoire-Géographie, référent académique « Mémoire et citoyenneté » pour nous avoir informés de l'existence de ce projet et pour avoir répondu à nos questions sur l'organisation et le déroulement du projet.
- La direction du lycée Henri Matisse, son proviseur Philippe MANZANO qui a permis de mener ce projet à bien comme pour le soutien financier de l'ensemble de l'opération, des déplacements à l'édition de ce roman graphique.
- Les associations de mémoire Yad Vashem Côte d'Azur et de l'A.M.E.J.D.A.M. (Association pour la Mémoire des Enfants Juifs victimes de la Déportation dans les Alpes-Maritimes), leurs présidents Daniel WANCIER et Michèle MEROWKA, mais aussi leurs membres, spécialement, Catherine AMBACHER-BENSOUSSAN, pour nous avoir soutenus dans notre démarche de recherche à Vence et le prêt d'ouvrages historiques.
- Monsieur Eric Le Dû, passionné de la Seconde Guerre mondiale, et re-transcripteur des archives de la ville de Vence et des Alpes-Maritimes, pour toutes ses interventions en classe et le prêt de documents authentiques, socle du travail de mémoire réalisé par les les élèves.
- Les 35 élèves de la classe de 1ere L pour leur investissement dans le projet, leur détermination et leur envie de découvrir, d'apprendre et de témoigner à leur tour : AMANE Yasmine – BAUDIER Emma – BELLIN Marie – BONACOSSA Noémie – BOVIS Colleen – BRETEAU Solen – BURNS Rebecca – CECCARINI Marion – CIAIS Fabien – DI COSTANZO Anna – DRUELLE Flora – DUPRE Laurie – ELIOT Lucile – ENGASSER Lisa – FAUGERES Luna – FORCELLINI Camille – GALLAND Marion – GARCIA-FRANCO Nina – GIMENES Thibault – GUY Paquita – LINDSTORM Indiana – MANCIP Claodia – MARMONTEL Claire – MEACHAM-ROBERTS Reva – MICHEL Sasha – MORATI Anna – MORGANO Désirée – MUNICCHI Cassandra – NEMETH Léa – NERI Marie – QUEFFELEC Guenola – RICHEZ Lena – SOTOMAYOR Alexandre – TACCONI Eleana – TAO Deymi.

Anthony Thiberguen, professeur d'Histoire et géographie

Ghislaine Zaneboni, professeure de lettres

Sophie Dehorter, professeure d'arts plastiques

BIBLIOGRAPHIE - SOURCES ARCHIVISTIQUES

Archives Départementales

Tous les documents concernant la ville de Vence sont regroupés dans un ensemble coté « E dépôt 6 » :

ID 12 Conseil municipal 14/11/1933 au 17/01/1944

IIID 30 Correspondance départ du Maire 1943-1944

IIID 31 Correspondance départ du C.D.L. de Vence 1944

IIID 32 Correspondance départ du Maire 1945

I I 2 Commissariat de police/Création et organisation : correspondances, délibérations du conseil municipal, instructions 1936-1944

III I 2 Fêtes et cérémonies/Instruction du Préfet, organisation, programme 1941-1945.

IX K 3/3 Maires et Adjoint/Procès verbaux d'élection du Maire et des Adjoint (1929, 1935, 1944, 1945), démission d'un Adjoint (1939,1941), démission du 1^{er} Adjoint (1945)

VP 3/2 Fêtes et cérémonies religieuses 1931-1941

Documents d'époque

L'Eclaireur de Nice et du Sud-Est, édition de Grasse, 11/06/1942, collection auteur

Le Petit Niçois, 4, 5/12/1943, collection auteur.

Publications

Ouvrage collectif, *1939-1945 la guerre dans les Alpes-Maritimes*, Nice ed. du Cabri 1994

ARDISSON Raymond, *La Maison d'Accueil chrétienne de Vence*, bulletin des « Amis de Freinet » n°82, mars 2005, pp. 36-46.

PANICACCI Jean-Louis, *Les Alpes Maritimes de 1939 à 1945, un département dans la tourmente*, Nice, ed. Serre, 1989.

TABLE DES TEXTES ET ILLUSTRATIONS

Première de couverture : Lisa Engasser

Page 6 : illustration et texte : Désirée Morgano

Page 7 : illustrations Léa Nemeth

Page 8-9 : illustrations : Noémie Bonacossa, Désirée Morgano, Anna Morati, Léna Richez

Page 10 : illustrations : Paquita Guy ; texte : Lisa Engasser

Page 11 : illustrations et textes : Deymi Tao, Lisa Engasser

Page 12 : illustrations : Lisa Engasser ; textes : Lisa Engasser

Page 13 : illustrations : Sasha Michel, Paquita Guy, Claudia Mancip

Page 14 : illustrations : Indiana Lindstrom ; texte : Laurie Dupré

Page 15 : texte : Guenola Queffelec

Page 16-17 : illustrations et texte : Eléana Tacconi

Page 18 : illustrations et texte : Claire Marmontel

Page 19 : illustrations : Flora Druelle, Claudia Mancip

Page 20-21 : illustrations : Claudia Mancip

Page 22 : illustrations : Anna Di Constanzo, Marie Bellin

Page 23 : illustrations : Yasmine Amane, Marie Bellin, Anna Di Constanzo

Page 24 : illustrations : Léa Nemeth, Anna di Constanzo, Yasmine Amane

Page 25 : illustrations : Sasha Michel ; texte : Anna Morati

Page 26 : illustrations : Colleen Bovis ; textes : Guenola

Queffelec, Camille Forcelini

Page 27 : illustrations : Flora Druelle

Page 28 : illustrations : Sasha Michel

Page 29 : illustrations : Paquita Guy

Page 30 : illustrations : Sasha Michel, Eléana Tacconi, Claire Marmontel

Page 31 : illustrations : Colleen Bovis, Flora Druelle, Thibault Gimenez

Page 32 : illustrations : Flora Druelle, Noémie Bonacossa, Sasha Michel

Page 33 : illustrations : Guénola Queffelec, Colleen Bovis, Sasha Michel

Page 34 : illustrations : Eléana Tacconi, Léna Richez

Page 36 : illustration : Noémie Bonacossa

Page 37 : illustrations : Lucile Eliot, Léa Nemeth

Page 38 : texte : Désirée Morgano ; illustration : Yasmine Amane

Page 39 : Texte : Claire Marmontel ; illustration : Solen Breteau

Page 40-41 : illustration : Colleen Bovis ; texte : Yasmine Amane, Solen Breteau

Photographies de fond pages 6, 9 et 14 : Sophie Dehorter

Quatrième de couverture : Illustration : Sasha Michel ; photographie : DR



Monument dédié à la mémoire des Juifs arrêtés à Vence et déportés, 4 stèles, square Maliver à Vence

Passeurs de mémoire



Eléana, très émue, devant la stèle du square Maliver à Vence le 8 mai 2018, interrompt la lecture du texte bouleversant qu'elle a écrit au retour d'Auschwitz (cf. p. 16-17).